

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 7.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 13 Février 1883.

SOMMAIRE

TEXTE : Les Bas-Vestiers, par Giulio.—La dame ou le tigre.— Les bouquinistes de Paris, par Théodore Child.—Nos gravures : Gambetta—La chambre mortuaire ; Gambetta—La villa—Le salon.—L'étoile, par Ed. Drumont.—Des rois bien connevers.—Distinction.—Notes commerciales.—Choses et autres.—Poésie : Marche funèbre, par André Le-Moyne.—Envers et contre tout, par André Gérard (suite).—Les noms de baptême.—Une page d'histoire.—Les fonctionnaires de la mort, par Pierre Véron.—Nouvelles diverses.—Les échecs.—Olla podrida.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Léon Gambetta. — Gambetta : La chambre mortuaire ; La villa ; Le salon.

LES BAS-VESTIERS

Autrefois l'histoire n'embrassait guère que la vie, les exploits et les projets des rois. Plus tard, elle devint une simple liste de noms plus ou moins sonores et respectables. Enfin, elle se réduisit, à un moment donné, à n'être plus qu'une dissertation sèche et aride sur les insolubles problèmes d'une politique étroite.

En fait d'histoire, moi, je suis de mon siècle et je crois au succès d'une idée vraie mise en relief par la peinture plutôt que par la plume ; et je crois au système historique qui voit dans le peuple autre chose que des *moutons de Panurge*, conduits par un berger quelconque.

L'habitant, comme dit M. Sulte, me semble devoir être sinon le centre, du moins un des arcs du cercle historique. Or, l'habitant ne vit pas dans les villes. C'est donc mal écrire l'histoire contemporaine que de prétendre faire connaître un pays par les villes et les théâtres.

Ainsi pourtant s'écrivent les récits de voyage ; ainsi se peignent les mœurs des peuples.

Un gros Anglais, de Londres ou de Toronto, passe à Québec ; il rencontre un enfant du *bon Saint-Sauveur* qui lui demande l'aumône ; il en conclut que tous les Canadiens-Français ne sont que des mendiants. Que ne va-t-il dans nos campagnes ?

Un puritain va à Paris. Sa face s'allonge d'un pied à la vue d'un ouvrier en blouse blanche qui travaille le dimanche ou d'un cocher en paletot qui blasphème. Tous les Français, à ses yeux, sont des mécréants, des impies, des infidèles ; et, comme les Français sont des catholiques, il porte le même jugement sur tous les catholiques du monde.

D'injustices pareilles, les livres en sont remplis. Je ne les rapporterai point toutes, mais il en est une encore que je me reprocherais de ne pas citer. Il y a des Irlandais qui boivent ; il y a des Bretons et des descendants de Bretons qui en font autant. Avec un petit coup sur l'oreille, le Celte est tout cœur et toute joie ; il aime à se montrer et souvent il chante. Le Saxon, qui le voit et qui, lui, ne se gorge que le soir, près de son lit, ou encore le dimanche au fond de sa maison, crie tout de suite au scandale ! au crime ! au déshonneur !

Et tout cela, c'est ce qu'un certain monde appelle histoire et peinture de mœurs !

Allons donc !
C'est pour protester à ma manière contre ces jugements de contrebande que je me propose aujourd'hui de descendre du Théâtre, sur lequel je n'étais monté qu'en rougissant, dans les prairies fertiles d'un petit pays bien ignoré et bien calomnié. A lui seul, il vengerait la France du reproche d'impiété porté si souvent contre elle.

Pour ceux que cet argument ne toucherait pas, j'en ai d'autres dès longtemps préparés. N'est-ce pas toujours un plaisir de contempler une beauté simple et modeste, qui s'ignore elle-même ? N'est-ce pas toujours une bonne fortune de voir réhabilitée devant nous une réputation détruite par l'ignorance ou le mensonge ? Et ce plaisir, et cette bonne fortune ne s'estiment-ils pas doubles, quand il y va de notre propre intérêt ?

Or, il en est ainsi du pays des Bas-Vestiers. Il est à peu près tel encore que le fit le moyen âge ; ni la noire fumée des manufactures ne voile ses riants paysages, ni

l'aigre sifflement des chemins de fer n'éveille les échos de ses collines. Aussi là encore, il y a quelque poésie, quelque joie, quelque bonheur.

Au bon vieux Maine, il est un coin de terre,
Que la Colmont féconde de ses eaux :
D'obscurs sentiers, des bois pleins de mystère,
Couper le sol, couronnent ses coteaux.
Des prés fleuris, tapissés de verdure,
De noirs guérets partout charment les yeux.
Site enchanteur, agréable nature,
Sous ton beau ciel, on se sent plus heureux.

Comme tout ce qui est vieux et respectable, le pays des Bas-Vestiers a eu ses calomniateurs, et même au Canada, depuis le voyage du général de Charette, il s'est trouvé un Cyprien quelconque pour insulter à une noble sœur de cette province française. Evidemment, il ne savait pas ce qu'il faisait ; nous lui pardonnons. S'il avait jamais visité la France en patriote et en historien, il n'eût certainement pas manqué d'aller glaner sur cette terre qu'il calomnie sans vergogne des souvenirs tout autre que déshonorants pour nos familles canadiennes. Car c'est de ce coin de la France, et les noms en font foi, que grand nombre des colons-missionnaires du Canada sont venus. Si Cyprien en doute, qu'il aille prononcer la première lettre de l'alphabet devant un bas-vestier, ou son frère nantais, et qu'il leur demande d'où il vient. L'un et l'autre lui diront tout aussitôt : *Vous êtes de nos gens*. Mais, pour l'amour de sa vie, qu'il ne leur lise pas ses articles !

Où se trouve donc ce pays ? me direz-vous. Je vais vous le dire. Sur les cartes anciennes, les cartes de l'ancien temps, devrais-je dire, il s'appelait pays des Diablintes ; sur les cartes du moyen âge, il était connu sous le nom de Bas-Maine, et sur celles de nos jours il forme une partie de la Mayenne, la Sibérie de la Mayenne, disent ses détracteurs, et une partie de l'Ille-et-Vilaine. Quant aux habitants de cette région, ils ont été appelés successivement Diablintes, Bas-Vestiers et Bas-Manceaux.

Et quoi ! voudriez-vous dire que nous sommes des Diablintes, des Bas-Vestiers, des naturels Manceaux ? — Pour quoi pas ? beaucoup le sont, et, loin de s'en plaindre, s'en félicitent hautement. Peut-être vous-mêmes n'en serez pas fâchés, quand vous saurez ce que c'est qu'un Diablinte, qu'un Bas-Vestier et qu'un Bas-Manceau.

Ecoutez. Je procède dès ce moment d'après toutes les règles de la logique.

Quoique le nom de *diablintes* sente le souffre à trente pas, il n'a rien de diabolique ou du moins rien de diaboliquement infamant dans son origine. César, qui avait parcouru en vainqueur les plus belles parties de la Gaule, résolut, dit-on, de pénétrer dans cette mystérieuse Bretagne dont parlaient tous les poètes. Il quitta donc un beau jour la boue des Parisiens, battit les Cénomans sur son passage et vint asséoir son camp dans les Marches de ce pays. Bientôt, veut la légende, il eût à voir qu'il avait compté sans ses hôtes. Ruses, embûches, javelots, tout fut employé contre lui ; et lui, pour s'en venger, leur jeta en retraitant *sans tambours ni trompettes*, ce nom dont ils sont fiers. Diablinte, à ce prix, je le suis cent fois ; et qui, parmi les descendants des héros de Carillon et de cent autres batailles, n'en serait justement fier ? César ou Wolfe nous eussent-ils appelés *diablintes* en toutes lettres, que nous voudrions l'avoir été et l'être encore, dans ce sens, dix mille fois plus encore.

Quant au nom de bas-vestier, il est de beaucoup moins suspect. Il rappelle un détail pittoresque de notre vieux costume national. Alors, tout le monde n'était pas obligé d'endosser comme aujourd'hui une espèce d'uniforme. Ah ! horrible uniformité dans le laid, introduite par la grande niveuse qu'on appelle la Révolution, comme je te déteste ! Tu as détruit toute la vie des provinces, en les privant de ce qui leur était propre. Dans ce bon vieux temps, avec son long bonnet de laine noire ou bleue et la colossale touffe traditionnelle, repliée sur l'épaule, avec sa veste courte, sa large culotte et ses jambes nues, le *gars* du Maine paraissait avec avantage. Jamais il n'était le dernier rendu à un bal champêtre et c'était bien rarement qu'il se lassait le premier de faire résonner le sol de l'aire durcie sous ses sonores sabots de bois. Pour lui, une course

de vingt lieues par monts et par vaux n'était rien, toutes les fois qu'une question d'honneur et d'amour surtout réclamait sa présence.

La Convention ou plutôt ses bouchers, appelés alors généraux, eurent à compter avec lui, et plus d'une fois, Hoche lui-même se sentit déconcerter par l'audace, la ruse et le sang-froid du Bas-Vestier.

Hoche n'était point César, et le Diablinte, devenu Bas-Vestier, s'était grandi de tout ce que donnent à un héros la foi pure et le plus ardent patriotisme. Au reste, nous en reparlerons dans la suite.

Le Bas-Manceau n'est pas plus méprisable. Pour le prouver, je n'ai qu'à citer le dicton d'après lequel *un Manceau vaut un Normand et demi*. Enclavé entre la Normandie et la Haute-Bretagne, le Bas-Manceau résume en lui les qualités des deux grandes races qui l'encadrent. En a-t-il les défauts ? Je le sais, mais je ne le dirai pas, et répéterai avec le poète :

O mon pays, je viens de te rendre hommage,
De mon amour que ce chant soit le gage
Vive G... ! mon goût, mon cœur
Là tout me dit : c'est le bonheur.

GIULIO.

LA DAME OU LE TIGRE

Un grand nombre de nos lecteurs nous font reproche de ce que la nouvelle que nous avons publiée sous ce titre, dans notre numéro du 11 janvier dernier, n'a pas de conclusion sérieuse. Nous avons compris et apprécié tout ce qu'il y avait de vrai dans ce reproche, et, après beaucoup de méditation, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il fallait absolument savoir à quoi s'en tenir sur une question d'une pareille importance.

Seulement, comme nous sommes trop modestes pour prendre sur nous seuls une pareille responsabilité, nous préférons nous en remettre à l'opinion de nos lecteurs.

La fille du roi a-t-elle fait dévorer son amoureux par le tigre ou l'a-t-elle sacrifié à son heureuse rivale ?

Tout le monde est appelé à donner son opinion. Il ne faudra pas que la rédaction dépasse quatre lignes. Le concours est ouvert à tous venants ; personne n'est handicapé, pas même les journalistes.

Un abonnement d'une année sera donné à la meilleure réponse. Nous offrons de publier jusqu'à vingt décisions choisies sur le dessus du panier, s'il y en a autant que cela qui le méritent.

En lice !

LES BOUQUINISTES DE PARIS

Richard de Bury, évêque de Durham, étant chargé de fréquentes ambassades par le roi Edouard III, d'immortelle mémoire, fut envoyé, pour diverses affaires d'Etat, tantôt auprès du Saint-Siège, tantôt à la cour de France, tantôt dans d'autres pays. Le digne évêque se livrait partout à sa passion pour les livres, passion si ardente, disait-il, que tous les océans de l'univers ne pourraient l'éteindre. Mais quelle joie quand des affaires diplomatiques l'appellent à Paris. " Que le Dieu de Sion soit béni ! s'écrie ce bon évêque, quel torrent de délices inonde notre cœur lorsque nous pouvons visiter Paris, ce paradis de l'univers ! Là, l'ardeur de notre passion nous fait trouver les jours trop courts ; là se voient des bibliothèques bien plus agréables que des vases remplis de précieux parfums, là des vergers pleins de livres, là des prairies académiques, là nous dé lions avec bonheur les cordons de notre bourse, nous dépensons notre argent sans compter, et nous sauvons des marais et de la poussière des livres d'une valeur inestimable ! "

Les exploits bibliophiques de Richard de Bury, appartiennent à la première moitié du quatorzième siècle. Alors, comme aujourd'hui, Paris était le paradis des bouquinistes, selon le dire d'un moine rimailleur :

Dulcis Parisius, parens sine pare,
Solita scholaribus bona tot parare.

Mais Richard de Bury vivait avant l'invention de l'imprimerie ; il était un collectionneur de manuscrits, et le bibliophile moderne, tout en respectant et admirant la passion de Richard de Bury, ne le considère pas comme un de ses ancêtres en bibliophilisme. Le goût des livres ne remonte véritablement que jusqu'à la Renaissance, lorsque l'usage du papier et l'invention de l'imprimerie eurent transformés en volumes les manuscrits si embarrassants du moyen âge.

Ces innovations firent surgir une nouvelle classe de bibliophiles qui s'occupèrent de la beauté matérielle des livres, de la solidité de leur reliure et de la décoration artistique de cette enveloppe qui les préserve des injures du temps. De là vint ce qu'on appelle les *éditions de luxe*, de là naquit l'art de la reliure, ces deux sources de bonheur pour le bibliophile. Par conséquent le bibliophile moderne a pour ancêtres les grands collectionneurs du seizième siècle, les Italiens Maioli, le cardinal Bonelli, le docteur Demetrio Canevari, le Doge Cicogna, le trésorier Jean Grolier, le président de Thou, et les rois collectionneurs François Ier, Henri II, Henri III, Henri IV, ainsi que Diane de Poitiers et Catherine de Médicis. Le bibliophile n'est pas heureux s'il ne possède quelques volumes reliés ornés des armes ou de la devise d'un de ces fameux amateurs de livres, et en encourageant lui-même la production des beaux ouvrages, il suit les traditions de Grolier et de Maioli dans leurs rapports avec les grands imprimeurs de Venise, de Rome et de Paris. Les vieux connaisseurs faisaient faire du papier et du parchemin expressément pour eux. Ce sont eux qui ont inventé le papier *magna charta*, c'est Grolier qui exigeait de grandes marges. Ce goût pour les belles éditions, les grandes marges, le papier de choix, les reliures élégantes était particulier à la France et à l'Italie, et la supériorité de ces deux contrées, surtout de la France, dans tout ce qui a rapport au côté artistique des livres et de leur couverture, est demeurée si évidente et si indiscutable que quelques-uns des principaux ornements des collections anglaises, russes, allemandes et autrichiennes sont des livres français, de même qu'en fait de bibliographie les Français sont encore les maîtres du monde. Ainsi les manuels anglais, depuis Dibdin jusqu'à Andrew Lang, parlent toujours des Français, et l'ouvrage de ce dernier, *The Library*, n'est qu'un plagiat effronté des livres de Janin, Uzanne et Rouveyre.

L'histoire du bibliophilisme dans le dix-septième et dans le dix-huitième siècle est un sujet trop vaste pour être même effleuré ici. Qu'il suffise de dire que, quoique le goût n'en soit jamais disparu, il y a une lacune entre les connaisseurs du seizième siècle et ceux du dix-neuvième. Notre époque est véritablement l'âge d'or des livres, et cet âge d'or, commencé il y a soixante-dix ans, atteint de nos jours son apogée. L'ère de ce qu'on peut appeler les *prix fantaisistes* pour les livres date de 1860, ainsi que nous le verrons plus loin. Mais en France, pendant le dix-septième siècle, siècle où l'Europe était pauvre, on ne trouve guère de bibliophiles. De plus, les Jansénistes avaient qualifié les beaux livres, d'objets de vanité futile. En un mot, dans le dix-septième siècle les livres n'avaient de valeur commerciale que selon leur utilité, ils faisaient partie du mobilier, et quand un parvenu installait sa maison le meublier fournissait les livres. Les reliures, dont les beaux ouvrages valent maintenant leur pesant d'or, étaient regardés comme de simples artisans, et c'est par hasard que quelques-uns de leurs noms ont échappé à l'oubli. Il en fut de même dans le dix-huitième siècle, Voltaire dit que les beaux livres n'ont aucune valeur. Les rares bibliophiles du temps étaient tournés en ridicule. On a la preuve du peu de valeur commerciale qu'avaient alors les livres comparé à ce qu'ils valent aujourd'hui, dans les catalogues de vente de l'époque. La collection du comte d'Hoym, magnifiquement reliée en veau et en maroquin, fut à peu près donnée. Par exemple, l'édition de Marot, de 1536, et une copie de l'*Adolescence Clémentine*, de 1538, se vendirent ensemble pour trois livres, la livre correspondant au franc de ce temps-là ; et le Villon, en lettres rondes, imprimé avant 1540, se vendit huit livres dix sols. Ces livres sont maintenant évalués à \$300 chacun. Aussi tous les collectionneurs de ce temps-là, Cisternay, Rothelin, Girardot de Préfond, n'attachent aucune valeur au maroquin ou à la dorure, ils ne s'occupent que du sujet que traite l'ouvrage, et le prix qu'ils en donnent nous paraît minime au point d'en être ridicule.

En voyant les sommes fabuleuses qui sont données de nos jours pour des vieux livres, on se demande qu'elle est l'explication de ce phénomène. C'est tout simplement que le nombre de livres dignes d'être achetés à n'importe quel prix est très restreint, que ce nombre n'est guère susceptible d'augmenter, tandis que les bibliophiles augmentent en nombre et en richesse, puisque ce siècle est plus riche qu'aucun de ceux qui l'ont précédé, et que le niveau des grandes fortunes monte toujours. Une autorité en ces matières, M. Paul Lacroix, le savant bibliophile Jacob, range les bibliophiles de nos jours au-dessus de tous leurs prédécesseurs anciens et modernes. Les collectionneurs de 1830, Guilbert de Pixérécourt, Nodier, De Ganay, et les

autres du commencement du siècle, qui ont tant contribué à faire revivre le bibliophilisme, n'avaient que de pauvres bibliothèques. Leurs éditions, leurs reliures, leurs goûts ne peuvent être comparés avec ceux des hommes de notre temps. La bibliothèque de Pixérécourt fut vendue \$12,800, celle de Nodier, \$12,000, l'immense collection dramatique de Soleinne, \$28,000. Dans ces dernières années les collections de Léopold Double et du baron Pichon se vendirent chacune \$80,000. La première vente de la librairie d'Ambroise Firmin Didot a produit \$188,000 et le tout ensemble produira certainement \$400,000. Comparez ces chiffres avec les 5,668 articles de la bibliothèque du duc de la Vallière, vendus en 1783 pour un total de 464,677 livres.

Ces comparaisons nous font voir un autre contraste entre les bibliophiles français de nos jours et les bibliophiles non seulement des siècles passés, mais ceux d'il y a quarante ans seulement. Les bibliophiles modernes sont de meilleurs juges, de plus délicats connaisseurs, et par conséquent ils sont plus difficiles à contenter que leurs prédécesseurs. Ils sont plutôt bibliophiles que collectionneurs ; ils tiennent à la qualité beaucoup plus qu'à la quantité, leurs prédécesseurs comptaient leurs livres par milliers, eux comptent leurs trésors par dizaines tout au plus. J'ai sous les yeux un catalogue anonyme : "Mes livres" 1864-73, consistant en 153 volumes qui avaient coûté à leur propriétaire la somme de \$30,000. Le baron James de Botschild avait, dans un petit meuble de Boule, 100 volumes qui lui avaient coûté \$20,000 et qui valaient beaucoup plus. De nos jours lorsque vous entendez parler d'une belle collection de livres, figurez-vous un meuble très élégant contenant tout au plus 200 ou 300 volumes. Les bibliothèques privées sont très rares. A Paris, à part les bibliothèques spéciales des gens de lettres, je ne connais que deux collections pour lesquelles on n'a épargné ni l'espace, ni la dépense, ni les raretés, ce sont celles de feu le baron James de Rothschild, contenant plus de 100,000 volumes et celle du duc d'Aumale, qui est splendide et qui est maintenant installée à Chantilly.

Les collectionneurs français modernes—et je vois que les collectionneurs anglais suivent beaucoup en cela les usages français—peuvent être divisés en huit ou neuf catégories, et presque tous ont un même lien de sympathie, qui est le goût de la belle reliure. C'est un sujet si délicat, si délicieux, rempli de jouissances si variées et si profondes, qu'un bibliophile n'en parle pas à la légère, sommairement ou incidemment, il faut le traiter dans tous ses détails avec le respect qui est dû à un si bel art. Ce que nous appellerons la première catégorie de bibliophiles est composée des amateurs des anciennes reliures, des reliures des artistes italiens et lyonnais du seizième siècle, des chefs-d'œuvre de Derome, Padeloup, LeGascon, Duseuil, Boyet, etc. ; la seconde catégorie comprend les amateurs qui aiment également les anciennes et les modernes reliures ; la troisième, ceux qui préfèrent à toutes les autres les reliures contemporaines, les élégantes éditions de Didot, Lefebvre, Jouanet, Quantin, Lemerre, Rouveyre, Willem et Liseux, ornées de merveilleuse façon par Petit, Capé, David, Trautz-Bauzounet, Lortic, ou Marius Michel ; les amateurs de la 4^{me} catégorie recherchent les éditions originales appartenant au dix-septième siècle, des grands classiques français ; la cinquième catégorie comprend ceux qui admirent les livres illustrés du dix-huitième siècle, avec les planches de Eisen, Cochin, Gravelot, Moreau, Marillier ; des hommes qui paient \$400 pour les "Baisers" de Dorat, \$1,200 pour les "Chansons" de Laborde, \$500 pour le La Fontaine illustré par Oudry ; dans la sixième catégorie nous avons les collectionneurs des curiosités de la littérature des siècles passés, des premières éditions des poèmes du seizième siècle, des romans de chevalerie, et des vieilles légendes ; dans la septième, nous placerons les amateurs des ouvrages gothiques français, dans la huitième le petit nombre de ceux qui achètent encore des Elzevirs, et dans la neuvième les quelques collectionneurs français qui recherchent les livres rares étrangers, tel que l'Aldine Dream of Poliphil, ou le Valdarfer Boccaccio, qui a été acheté pour \$11,300 à la vente de Roxburgh. Quant aux collectionneurs de manuscrits et incunables, ils sont si rares de nos jours qu'il n'y a pas besoin de les mentionner.

Les critiques et les satiriques, qui méprisent les bouquinistes, les accusent, entr'autres choses, d'être esclaves de la mode. Ils sont certainement influencés par la mode, mais ce n'est pas seulement par caprice. Les changements tiennent à l'histoire littéraire et politique de l'Europe, et leurs causes sont du domaine de la science de la sociologie. A la Renaissance, les humanistes mirent à la mode les classiques grecs et latins. Cette mode dura aussi longtemps que dura la suprématie de la langue latine comme langue des diplomates et des savants—c'est-à-dire jusque vers la fin du dix-huitième siècle—et les belles éditions des classiques eurent beaucoup de valeur.

A la vente des livres du comte d'Haym, les folios de dissertations latines, Spanheim et Montfaucon se vendirent plus cher qu'aucun autre livre. Mais avec l'émancipation littéraire des langues modernes, la supréma-

tie du latin commença à décliner. Les Voltairiens veulent renier le passé ; et vers la fin du dix-huitième siècle, l'Europe cherche à refaire l'histoire. Les humanistes, pour discréditer de plus en plus la langue vulgaire, avaient attribué un caractère odieux au moyen âge. "Le barbarisme du moyen âge" fut inventé, comme phrase et comme idée, par les humanistes, et on y croit encore. La réaction, commencée par eux, fut continuée pour d'autres motifs par les réformateurs, les Jansénistes et par les Voltairiens, qui, tous avaient une haine étrange pour le passé féodal, et qui encouragèrent la guerre contre le régime social qui les avait précédés, ce qui fit dire à DeMaistre que "l'histoire durant trois siècles eut l'air d'une conspiration contre la vérité."

Après la grande révolution française, les hommes du dix-neuvième siècle s'aperçurent que la civilisation ne date pas d'hier. Ceci leur fit reconsidérer ce passé que les révolutionnaires avaient renié. La révolution avait démolé les dernières ruines du régime féodal. Il était impossible d'en reprendre les usages et les institutions, mais il était possible de les regretter, de les étudier et d'en chérir les reliques. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle fut en cela la part des bibliophiles. C'est à leurs recherches, à leur manie, selon l'expression consacrée, que sont dus en grande partie la réhabilitation du moyen âge, le mouvement romantique, les changements dans la manière d'écrire l'histoire, la reconstitution de la vie domestique, publique, intellectuelle et artistique du passé, la création de musées, le nombre toujours croissant des bibliothèques publiques et privées. Par eux furent sauvés tant de reliques du passé, tant de souvenirs de nos ancêtres qui tiennent aux fibres mêmes de notre cœur !

Le crédit de tout cela n'est pas dû exclusivement aux Français. L'Angleterre et l'Allemagne prirent part à l'impulsion littéraire et donnèrent l'exemple en recherchant et en conservant pieusement les débris des civilisations précédentes. Pendant bien des années, les épiciers français n'ont-ils pas enveloppé leur chandelle dans les feuillets de précieux volumes, arrachés aux bibliothèques du moyen âge ? Ne devons-nous pas à ces marchands de poivre la disparition des chapitres qui manquent dans les œuvres de Tite-Live, de Tacite, de Cicéron, et dans les tragédies d'Ovide ? Que de volumes, reliés en maroquin, ornés des armes de la noblesse exilée, furent envoyés, pendant la Révolution, au patriote-propriétaire du "Mortier doré" ou de la "Cloche d'argent !" En vérité, sans l'invasion étrangère, il est probable que nous aurions perdu tous les beaux ouvrages de Dom Calmet, des Bollandistes, des Bénédictins de St-Maur, sans compter les piles d'autographes, de parchemins, de mémoires, de catalogues, de précieux volumes de toutes sortes, qui n'attendaient que leur tour pour servir à envelopper de la cassonade.

Les richesses de la bibliothèque de l'Hermitage, à St-Petersbourg, et celles des grandes bibliothèques publiques et privées en Allemagne et en Angleterre, sont une preuve évidente du service rendu aux lettres par les Saxons, les Teutons et les Slaves, bottés et éperonnés, qui emportèrent en triomphe dans leur propre pays les précieuses dépouilles ramassées sous les pieds des Français.

Le bibliophilisme et le bouquinisme, bien qu'ils soient influencés par la mode, ne sont pas simplement des manies. Ils sont une manifestation de la révolution qui s'est faite dans les usages, un retour de la conscience nationale vers le passé d'une race, un témoignage de patriotisme, consistant dans le respect pour les croyances, les usages et les institutions qui ont fait la gloire d'un pays. Ces remarques ne s'adressent pas seulement à la grande et vigoureuse nationalité française qui impose au monde sa littérature, ses arts et ses modes, mais à toute nation qui a une histoire.

Pour en revenir encore une fois au bibliophilisme pratique ; c'est cette réaction qui explique et justifie l'immense valeur commerciale qu'ont maintenant les livres vieux et rares, comparée à ce qu'elle était il y a cent ans, voire même cinquante ans. Les livres rares n'ont aucune valeur, disait Voltaire. A ce compte-là, les peintures de Raphaël n'ont pas de valeur, et il est clair que si les diamants se trouvaient en abondance dans la boue et le fumier, les femmes ne daigneraient pas les ramasser pour s'en parer. Non, étant donné l'amour des livres, un volume n'a de valeur qu'autant qu'il est rare. Bien plus, puisque les livres sont devenus des reliques, qui prennent dans nos foyers la place des dieux lares et des pénates des romains ou de la Madone du moyen âge, ils acquièrent une valeur relative. Ainsi, à la vente de Didot, un *Sannazar* (1 vol. in-8 Aldus, 1535), d'une valeur intrinsèque de \$10, fut vendu \$1,160, parce que cet exemplaire avait appartenu à Grolier, qu'il l'avait fait relier et qu'il était orné de ses armes. C'est pour la même raison que des sommes énormes sont payées pour des volumes ayant appartenu à Diane de Poitiers, à Canevari, à De Thou, à Louis XIII et à d'autres illustres collectionneurs. En calculant la valeur d'un livre, il faut prendre en considération les qualités artistiques et du livre et de sa reliure, et c'est en cela qu'excellent les amateurs modernes.



GAMBETTA—LA CHAMBRE MORTUAIRE

De nos jours, tandis que le prix des beaux livres illustrés du dix-huitième siècle et du siècle présent augmente toujours, la grande vogue en France est aux éditions originales des classiques français. Les Français ont été quelque peu tardifs à rendre cet hommage aux fondateurs de leur littérature. Et les Anglais n'ont pas été plus empressés, comparativement parlant, à sauver leur *Shakespeare*. Les prix sont terribles aujourd'hui. Le Rabelais, de 1741, trois volumes, in-4, grand papier, relié par Pasdeloup, est à \$1,500 ; le Montaigne de 1580, deux volumes, in-8, est estimé à \$320, le Corneille, 1664-66, quatre volumes in-8°, est estimé par Fontaine à \$3,600 ; les "Œuvres de Monsieur de Molière," Paris, Claude Barbin, 1673, sept volumes, duodecimo, \$4,000. (On n'en connaît que quatre exemplaires) ; "Œuvres de Racine," 1676-92, trois volumes, duodecimo, première édition, \$1,000.

Ces éditions, bien entendu, sont très rares, et à part leur extrême curiosité, ils ont toute la valeur de manuscrits. Comme contraste, que l'on me permette de citer le fait suivant : Lorsque Victor Cousin commença l'étude de la société du dix-septième siècle, il paya \$32 pour les trente-trois pamphlets originaux et in-quarto, dans lesquels furent publiés pour la première fois les tragédies de Pierre Corneille. Ces mêmes pamphlets valent maintenant quelque chose comme \$6,400. Un autre fait, pour ou contre les bibliophiles : En 1864, dans une boîte de livres, sur le quai St-Michel, M. Paul Laoroix acheta pour deux francs ou quarante centimes, la première édition du "Tartuffe," qui fut vendue dernièrement chez Didot \$370 !

Mais assez de chiffres. Le bibliophilisme est une douce passion, une douce manie, et quelque soit son prix, un bon livre, selon l'expression de Jules Janin, est la meilleure et la moins dispendieuse des consolations.

THÉODORE CHILD.

NOS GRAVURES

Gambetta — La chambre mortuaire

Dans cette chambre, au moment où le dessinateur y a pénétré, régnait encore tout le désordre de la maladie. Chambre assez grande, tapissée en une couleur indécise et meublée aussi simplement que le salon. Un bureau, une commode, une table couverte de fioles et de verres, un guéridon chargé de livres, quelques autres menus meubles, le lit et c'est tout. Ce lit est un lit de milieu. Au-dessus de la tête est accroché un médaillon sur lequel pend un baromètre. A gauche, une vieille gravure représentant Mirabeau, en pied, le bras étendu ; et, comme pendant, deux eaux-fortes : la *Ronde de nuit* et *Jésus parmi les Lépreux*, de Rembrandt. Autour du lit, beaucoup de lumières. De nombreuses bougies brûlent dans des chandeliers à une ou deux branches placés en différents endroits. Beaucoup de fleurs et deux énormes couronnes sur le lit. M. Gambetta y est étendu dans la position prise par son corps au moment où il a rendu le dernier soupir, la tête un peu inclinée sur l'épaule gauche, les cheveux rejetés en arrière. Le teint est un peu décomposé, mais la bouche semble presque sourire, et les yeux grands ouverts ont l'expression qu'ils avaient vivants.

Gambetta — La villa — Le salon

Cette villa est située à quelques milles de Paris ; elle est isolée et bâtie au milieu d'un grand jardin. La maison d'habitation est bâtie au milieu des arbres aujourd'hui sans feuilles et des pelouses sans verdure. Le salon est meublé avec une grande simplicité. On y voit plusieurs bustes de la République, une tête de M. Gambetta en cuivre repoussé, un Thiers et un Victor-Emmanuel en plâtre. Un lustre empire est suspendu au plafond.

L'ÉTOILE

Au mois de mars 1865, quelques jeunes gens qui avaient coutume de se réunir à jour fixe pour déjeuner et causer ensemble dans un cabinet de chez Brébant, regardaient défilier le cortège funèbre du duc de Morny qui se déroule, imposant et superbe, dans un roman d'Alphonse Daudet, qu'il semble résumer et terminer. Gambetta était à la fenêtre avec M. Hébrard, qui est devenu un homme politique, et M. Louis Depret, qui est resté un lettré. Après avoir été un instant le maître de la France, l'obscur avocat d'alors vient, à son tour, de prendre le chemin de la tombe, comme ce patricien dont la figure élégante et hautaine frappa si vivement la génération qui entra dans la vie au commencement de l'empire. Il a dormi le sommeil mortuaire qui précède l'éternel repos, dans le même palais, et il a été conduit au même cimetière, avec la même pompe. A lui non plus, on n'a épargné aucun de ces honneurs "auxquels rien ne manque, dit Bossuet, que celui auquel on les rend."

Je n'ai pas à apprécier dans ce journal l'existence du brillant auteur qui vient de sortir de la scène du monde. L'effacement que cause sa mort atteste qu'il tenait plus de place que beaucoup ne semblaient le croire depuis quelque temps.

Quelque jugement que l'on porte sur ce mort de quarante-quatre ans, il n'en a pas moins, sous le rapport du mouvement dégagé, vécu plusieurs vies : *Consummatus in brevi, implevit tempora multa*.

Il était l'homme d'une Destinée qui le conduisait ; il n'avait pas monté, il avait surgi ; il ne meurt pas, il disparaît. Dans tout son être, on sentait ce je ne sais quoi de spécial à ces individualités exceptionnelles qui participent de la puissance supérieure qui les mène, qui leur montre le chemin, qui renverse tous les obstacles sous leurs pas et qui les arrête au moment voulu. L'impériosité de ces natures ne semble pas venir de leur tempérament propre, mais de la force secrète dont ils sont les retentissants porte-paroles.

* *

L'impression que j'éprouvai quand je vis pour la première fois de près l'homme qui n'est plus, est une des plus profondes que j'ai ressenties jamais. A cinq ou six reprises différentes, il m'est arrivé de me trouver en présence de personnages en apparence parfaitement heureux, à qui tout réussissait, et d'avoir comme une commotion indéfinissable qui m'avertissait que ces infortunés étaient menacés d'une catastrophe. C'est stupide, si vous voulez, mais c'est comme cela. Cette sensation, d'ailleurs, a la durée d'un éclair. Une fois habitué aux gens, je me prouve par le raisonnement que cette prévision est ridicule et sans fondement, mais la secousse du premier regard n'en est pas moins très vive.

Quand je me trouvai assis pour la première fois à table, à côté de Gambetta, que je ne connaissais pas du tout, je fus envahi par une immense tristesse ; j'eus la certitude soudaine, absolue, aiguë, que cet homme plein de santé, de gaieté, de verve, mourrait tout jeune dans une catastrophe. Il était cependant presque à l'apogée, c'était quelques mois après l'échec définitif du 16 mai ; ce triomphateur de quarante ans semblait alors moins l'homme d'un parti que l'homme de la France ; il n'avait pas inspiré encore ces persécutions contre de pauvres religieux, qui ont éloigné de lui tous les esprits généreux et élevés, et c'était plutôt de la sympathie que de l'antipathie qu'éprouvaient pour lui les jeunes gens mêmes qui n'étaient pas républicains.

Il fut voisin aimable, causeur charmant, très mesuré dans ce qu'il disait de ses adversaires. Il parla même avec éloge, je m'en souviens, du duc de Broglie, auquel il reconnaissait une des qualités les plus essentielles, selon lui, à un homme politique : la persévérance, la faculté de ne pas se laisser décourager, de recommencer toujours.

J'écoutais distraitemment, je l'avoue, tant le pressentiment de la brièveté qu'auraient ces jours me hantait obstinément. Cette impression m'est restée si nette que j'écrivais ici, à la date du 3 mars 1881, dans un article sur la chiromancie : "Je n'ai jamais vu la main de M. Gambetta, mais il est certain que le mont Jupiter, qui est énorme et presque monstrueux chez Victor Hugo, doit être très considérable chez le président de la Chambre. Il serait très intéressant encore de savoir si l'homme d'Etat a sur sa saturnienne, ainsi que le type le fait pressentir, une croix qui indique toujours une catastrophe ou du moins un événement en dehors des calculs ou des probabilités."

* *

Je n'ai plus revu l'homme d'Etat, dans des conditions à le bien voir, que longtemps après, quand le grand ministère venait de tomber. Quelques années avaient fait du jeune homme alerte encore et grisonnant à peine, un homme affaissé, chargé d'embonpoint, presque un vieillard, qui, manifestement, se sentait perdu déjà. Ce qui restait de meilleur en lui, c'était le sourire qui semblait devenu meilleur, un peu triste, presque affectueux pour tous.

Qui ne connaît l'eau forte de Rembrandt, la *Fortune contraire* ? A gauche la foule se précipite vers un temple et en escalade les degrés ; au premier plan, sur un chemin qui longe la mer, un cavalier est renversé sous son cheval qui vient de s'abattre ; sur le bord du rivage, la Fortune, debout, attache la voile d'une barque prête à s'éloigner. Absolument nue, la Fortune tourne cyniquement le dos au cavalier désarçonné qui jette en vain un regard suppliant vers elle...

Cet abandon de la fortune, Gambetta semblait en avoir conscience. Il avait eu foi dans les prédictions funestes qui se multipliaient autour de lui et dont quelques unes se sont réalisées avec une telle précision de détails, que si on les rapportait aujourd'hui, on s'imaginerait qu'elles ont été faites après coup. Il allait, a-t-on raconté, interroger le sort dans cette rue de Tournon qui vit Bonaparte, et plus tard Napoléon gravir l'escalier obscur de Mlle Lenormand, et ses dernières paroles, on le sait, ont été pour demander dans combien de jours finirait enfin cette année maudite, qui lui avait été si fatale et qu'il ne devait pas voir finir... Nous n'avons pas l'intention de railler ces anxiétés

de l'inconnu. Aucun, parmi ceux qui ont été grands et qui ont voulu l'être, n'a pu passer sur cette terre sans regarder vers l'au delà, sans croire à cette force mystérieuse qui gouverne les mondes. Ceux qui mènent les autres savent mieux que personne à quel point ils sont eux-mêmes menés par les événements. D'Alexandre, qui brise les poings de la Pythie pour la faire parler, à César, qui redoute les ides de mars ; de Cromwell, qui refuse parce qu'on lui a prédit qu'il mourrait en la recevant, la couronne à Napoléon, qui regarde au ciel une étoile que nul autre que lui n'aperçoit, tous ces puissants devant qui tout plie ont tremblé devant ce *Demain* formidable, ce *Demain* qui n'est à personne.

Qui ne se souvient de la scène admirable de Victor Hugo entre Cromwell et Manassé ?

CROMWELL.

Depuis assez de temps ton œil là-haut s'attache.
Serai-je roi ?

MANASSÉ.

Mon fils, je voudrais vainement
Te flatter, on ne peut mentir au firmament.
Je ne puis te cacher qu'en sa marche elliptique
Ton astre ne fait pas le triangle mystique
Avec l'étoile Zod et l'étoile Zain.

CROMWELL.

Que me fait ton triangle ? Allons, fils de Cain,
De la tête coupée explique-moi l'oracle !
Dois-je être un jour roi ? Dis !

MANASSÉ.

Non ! à moins d'un miracle.

Le dix-neuvième siècle n'a rien changé à ces besoins de l'âme. Tandis que nos gouvernants, qui déclarent qu'ils ne croient pas à Dieu, croient à la baguette magique de Mme Cailhava, des prédictions, comme il arrive aux époques troublées, commencent à courir les campagnes ; peut-être les grouperons-nous un jour dans un article pour les étudier au point de vue de l'état d'esprit et des préoccupations qu'elles indiquent.

En dépit des années, elles flottent encore dans l'air, ces légendes qui semblent nées autour des fontaines, ces lieux sacrés de l'antique Celtique, et qui, trente ans avant qu'elle ait paru, annonçaient Jeanne d'Arc au pays. On parle de chocs terribles, d'une bataille de trois jours qui doit avoir lieu dans la vallée des Sept-fonds, près de Lyon, la ville à la fois socialiste et mystique ; et mêlant les douloureux souvenirs du passé aux angoisses et aux espérances de l'avenir, on prévoit des incendies, des guerres civiles, des bouleversements effroyables et l'arrivée ensuite d'un prince qui sera à la fois un Juste et un Héros. Ces pauvres âmes de femmes, toutes meurtries et navrées des spectacles du présent, couvent, dans l'ombre des sanctuaires, ces rêves d'une France redevenue soudain glorieuse et belle comme était la Patrie d'autrefois. D'autres, de sens plus calme, se contentent des consolations de l'Écriture qui proclame que la Justice et le Droit triompheront toujours, et, pensifs, ils lisent à l'office du dimanche de la Nativité qui tombait le 31 décembre : "*Tolle puerum et matrem ejus et vade in terram Israël : defuncti sunt enim qui querebant animam pueri.*" — Emportez l'enfant et sa mère et ramenez-les dans le pays d'Israël ; ils sont morts ceux qui cherchaient à prendre l'âme de l'enfant."

Même au moins impressionnables, ces interventions subites de la destinée donnent à réfléchir et disent clairement qu'il y a un inconnu avec lequel il faut compter. On intrigue, on prépare, on dispose tout d'avance ; puis on entend un léger bruit qui se fait à la porte. "Peu de chose, dit Michelet, la mort qui frappe un petit coup..." Et voilà M. Gambetta disparu comme M. de Louvois, "ce grand ministre, cet homme si considérable dont le moi était si étendu, qui était le centre de tant de choses !" ED. DRUMONT.

DES ROIS BIEN CONSERVÉS

Lorsqu'en avril 1861, les restes de Napoléon furent transférés dans le sarcophage, ils étaient dans un état parfait de conservation.

Lorsqu'en juillet 1793, la Convention Nationale décréta que les tombes des ci-devant rois, placées dans l'église de St-Denis (à cinq milles de Paris), seraient démolies ; la première tombe ouverte fut celle de Turenne, dont le corps était si bien conservé qu'il fut exposé pendant huit mois dans la sacristie.

Le premier corps enlevé dans la voûte des Bourbons fut celui de Henri IV ; il fut exposé pendant deux jours et l'on prit des empreintes de sa figure.

On exhuma le même jour les corps de Louis XIII, Louis XIV, Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Marie-Thérèse et le Dauphin, fils de Louis XIV. Le corps de Louis XIII était très bien conservé, celui de Louis XIV était absolument noir. Les cercueils de Charles VI et de son épouse, Isabelle de Bavière, ne contenaient que des ossements desséchés.

La tombe de Dagobert fut ouverte à la lueur des torches. Le corps de ce roi et celui de la reine Mathilde étaient ensemble, enveloppés d'une étoffe de soie. La tête du roi était séparée de son corps ; la tête de la reine n'y était plus.

DISTINCTION

Nous lisons dans le *Journal de Québec* du 6 courant :
 " Nous apprenons avec plaisir que l'hon. M. Marchand, député de Saint-Jean, à l'Assemblée législative, vient d'être nommé membre titulaire de l'Académie des Muses Santones, de France.

" Le siège de cet illustre corps est à Royan, Charente-Inférieure. Parmi ceux qui en font partie nous voyons les noms de Henri de Bornier, de Victor Hugo, du général Pittié, de Paul de Rémusat, de Joséphine Soullary, de Louis Ulbach, d'Auguste Vacquerie, de Jules Verne.

" Le Canada compte à l'Académie des Muses Santones quelques membres honoraires. Ce sont MM. Oscar Dunn, le Dr Lachapelle, Robidoux et Louis Fréchette. L'hon. M. Marchand est le seul de nos compatriotes qui soit titulaire de cette Académie. Nous le félicitons ; cet honneur retombe sur les nôtres. On lira avec plaisir le sonnet qui lui a mérité ce titre :

LE SONNET

Non, jamais je n'ai pu fabriquer un sonnet
 Sans mettre en désaccord le bon sens et la rime ;
 Un son qui, dans huit vers, quatre fois résonnait,
 En passant sur ma lyre avec un bruit de lime.

J'errais, sans rien trouver du plaisant au sublime,
 Et, très nerveux, souvent, lorsque minuit sonnait,
 Comme un pauvre forçat qui regrette son crime
 Je rougissais des vers que ma main façonnait.

Puis, le cœur pénétré de doute et de colère,
 Je déplorais tout bas mon peu de savoir faire,
 En maudissant ma muse... et Pégase, en surplus ;

Mais, grand Dieu, voilà bien que sur lui je remonte
 Et qu'insensiblement sous ma main il se dompte !...
 Bravo !... j'ai mon sonnet !... on ne m'y prendra plus !

" C'est très délicat, et fort bien tourné."

NOTES COMMERCIALES

(Du *Moniteur du Commerce*)

Belleville, Ont., exporte des chevaux par wagons complets aux Etats-Unis.

On annonce que la Compagnie Canadienne d'amiante essaie d'acheter toutes les mines d'amiante des comtés de l'Est.

Le pont de bois du Pacifique Canadien, à Almonte, sur le Mississippi, a été remplacé par un pont en fer. Ce pont a dix arches, et le temps employé, tant à enlever la vieille structure en bois qu'à poser la nouvelle en fer, a été de vingt heures seulement.

Le trafic des œufs aux Etats-Unis est évalué à \$150,000,000 par an. New-York reçoit par an 530,000 barils d'œufs d'une valeur de \$9,000,000. En 1877, il a en été exporté 5,200,500 douzaines d'une valeur de \$668,750. Philadelphie en consomme par jour plus de 80,000 douzaines.

On dit que l'amalgamation du Grand-Tronc et du Great-Western est illégale, de l'avis d'éminents juristes anglais, et que des mesures vont être prises pour la faire annuler. D'autre part, on croit que pendant la prochaine session, le gouvernement fera tout son possible pour faire décider la question de légalité par un tribunal canadien.

Il y a encore, dans certains districts du Canada, des dépôts considérables de blé, tenus en réserve par les cultivateurs. Ces spéculateurs doivent peser avec beaucoup de soin le pour et le contre de leur manière d'opérer. Si, comme nous le croyons, les blés de Russie se mettent en mouvement plutôt que de coutume, le marché anglais sera encombré de grains, et nous aurons certainement une baisse notable dans les prix.

On demandera prochainement au parlement provincial l'incorporation d'une nouvelle compagnie de chemin de fer allant de Lachine à Hochelaga, ayant pour but la construction d'une voie ferrée partant de Lachine pour aboutir à Hochelaga, en passant derrière la montagne de Montréal. La compagnie demande également d'avoir le droit de pousser sa ligne jusqu'à l'extrémité nord de l'île de Montréal ; d'avoir la faculté de faire circuler ses trains sur les quais d'Hochelaga et de pouvoir traverser toute ligne de chemin de fer que la nouvelle voie pourra rencontrer dans son tracé.

L'emploi des bois durs, en ébénisteries, augmente rapidement à New-York. L'acajou, le chêne, le sandal rouge sont fréquemment mis à contribution pour les décorations des maisons privées et des offices ; les pan-

neaux sculptés sont très en vogue, et la rareté de plus en plus grande du noyer a amené l'emploi de bois, sinon nouveaux, du moins peu employés jusqu'à ce jour sur ce continent.

Parmi les produits américains exportés en Angleterre, il faut compter le cidre. Pendant ces deux ou trois dernières années, cette exportation s'est considérablement développée, et une douzaine de new-yorkais font un commerce considérable de cidre avec Liverpool. Le cidre anglais, produit par le Devonshire, se vend sur place moins cher que le produit importé, avec lequel il ne peut lutter sous le rapport de la qualité. La maison qui exporte le cidre en plus grande quantité à ses offices dans Warren street, et ses vergers et ses presses dans le comté de Madison. Le pressage se fait à la vapeur pendant le dernier trimestre de l'année. Les pommes employées doivent être toutes parfaitement saines pour ne pas communiquer de mauvais goût au cidre. L'année dernière, il a été fabriqué 20,000 barils de cidre qui ont nécessité le pressage de 250,000 minots de pommes. Le jus subit un commencement de fermentation et est ensuite filtré, par le sable, pour en obtenir un produit parfaitement clair ; il est alors recueilli dans de grands réservoirs et gardé en réserve jusqu'au moment de la mise en tonneaux. Les tonneaux doivent être de première qualité et parfaitement étanches, dans cet état il conservent le contenu en très bon état pendant deux à trois ans. Tout cidre devenant sûr est converti en vinaigre et rapporte encore 75 p. c. du prix du cidre doux. Nous ne manquons pas de pommes, en Canada, ne pourrions-nous pas nous créer dans cette ligne un commerce d'exportation ?

CHOSSES ET AUTRES

La législature du Manitoba est convoquée pour le 10 mars.

M. F. de Blois est nommé sénateur en remplacement de M. Fabre.

C'est aujourd'hui qu'a lieu la nomination des candidats pour la charge de Maire de la cité de Montréal et celles des échevins pour les différents quartiers de cette cité.

L'hon. M. Beaubien a présenté en Chambre une requête des citoyens de Montréal, demandant un acte d'incorporation pour l'érection du monument national de l'association Saint-Jean-Baptiste, devant être érigé à Montréal.

L'hon. M. Bureau, sénateur, est décédé la semaine dernière à Saint-Rémi, où il demeurait. M. Bureau occupait un siège au Sénat depuis la Confédération, et il avait formé partie auparavant du Conseil Législatif. Il fut aussi ministre pendant quelque temps dans le gouvernement McDonald-Sicotte. Il exerçait la profession de notaire, dans laquelle il s'est réellement distingué. C'était un homme sympathique, bien renseigné, et un libéral modéré.

Les funérailles de l'hon. M. Bureau ont eu lieu à St-Rémi, le 10 courant.

Par le temps d'indifférence que nous traversons, il est bon de constater qu'il y a encore des âmes généreuses en France qui ne craignent pas de risquer leur vie pour aller au loin soulager leurs compatriotes.

Le 1er courant, quatre sœurs de charité ont quitté Paris, se rendant au Mexique, où elles vont soigner, à l'hôpital français de la Vera-Cruz, les malades atteints du typhus, qui fait rage en ce moment.

Le même jour avait lieu la prise de voile de Mlle Henriette de Laynes, fille d'un ancien officier-général de cavalerie.

Un journal de Toulon dit que le 8 janvier le vice-amiral Peyron, ancien chef d'état-major du ministre de la marine, a pris possession de la préfecture maritime.

On annonce aussi que le roi d'Espagne vient de conférer la grand'croix de l'ordre du mérite militaire à M. le général Boulanger, directeur de l'infanterie au ministère de la guerre.

Comme on le sait, le vice-amiral Peyron a commandé à Québec le *La Galissonnière*, et le général Boulanger a été le chef de la délégation française envoyée pour commémorer la prise de Yorktown. Ces deux officiers généraux ont laissé les meilleurs souvenirs en Canada.

On lit dans le *Canadien*, du 7 courant :

" Un dîner public sera, paraît-il, offert par la ville de Québec à Son Honneur le Maire Langelier.

" C'est de "bonne guerre."

" M. Langelier vient de donner un bal dont on parlera longtemps sous le chaume.

" La ville veut lui rendre la politesse et témoigner par là de sa reconnaissance pour les services rendus par le Maire actuel.

" Pour notre part, nous désirons vivement que ce dîner ait lieu et que toute la cité y assiste.

" Nous avons à la tête de notre char municipal un homme qui travaille, qui administre, qui nous donne prestige et crédit. Aidons-le !"

Un journal parisien raconte une anecdote sur Gambetta :

Il y a quatre ans, Gambetta venait d'être élu président de la Chambre des députés, et il préparait la fête qu'il a donnée à cette occasion dans le palais du quai d'Orsay.

Le matin du grand jour, le salon d'honneur était envahi par une escouade de charpentiers, sciant, clouant, ajustant le plancher du théâtre sur lequel on devait jouer la comédie.

Leur contre-maître, qui était sorti un instant, rentre et, après avoir consciencieusement reniflé, pousse un cri d'horreur :

— On a fumé !... Si je savais quel est l'animal qui s'est permis...

— C'est moi ! dit un personnage blotti dans l'embrasure d'une fenêtre, et de sa voix la plus méridionale, voix si connue des députés rappelés à l'ordre.

— Ah ! monsieur le président, fait le contre-maître tout confus, croyez que si j'avais su... je ne... Dans tous les cas, ce n'est pas vous que j'ai voulu traiter d'animal.

— Il suffit, il suffit, reprit Gambetta. Mais dites-moi maintenant : que serait-il arrivé à celui de vos ouvriers qui aurait fumé ?

— Il eût été à l'amende d'une demi-journée.

— Puisque c'est le tarif, et que ma journée à moi est de deux cents francs, voilà cinq louis que vous boirez tous ensemble à ma santé !

Une vieille histoire de deux mois, mais si jolie !

La princesse de Galles, simplement vêtue, comme elle se plaît à l'être, traversait le *hall* de Malborough-House, à Londres, quand elle vit une jeune fille délicate et à l'air fatigué, qui semblait attendre. Son Altesse s'approcha de la jeune personne et s'enquit du motif qui l'amenait au palais.

— J'apporte, milady, quelques objets de toilette pour les jeunes princesses.

Suivez-moi, fit la future reine d'Angleterre, que l'ouvrière ne reconnaissait toujours pas.

La princesse l'emmena dans le salon de ses filles et lui posa des questions sur sa situation. Elle apprit ainsi que l'ambition de la jeune fille était de posséder une machine à coudre, pour pouvoir travailler chez elle, auprès de sa mère infirme, qui lui coûtait de quitter chaque matin.

Après quelques paroles encourageantes, Son Altesse congédia la jeune fille en lui donnant un panier rempli de délicates friandises.

Quelques jours après, le soir de Christmas, notre jeune ouvrière recevait une belle machine à coudre, avec ces simples mots : " Un présent de Noël de la part d'Alexandra."

Il y a quelques semaines est arrivée à Paris, et descendue à l'hôtel de Paris-et-Marseille, rue de Rivoli, une grosse dame accompagnée de deux femmes de service et deux domestiques noirs. Cette femme, qui porte le nom de Tekfé-ben-Daoud-Rami, n'est autre que l'épouse légitime d'Arabi-Pacha.

Arabi n'est nullement polygame ; il vit sans le moindre harem avec sa femme unique, fille de Daoud Pacha, l'un des conseillers d'Ismaïl.

Dès le commencement de la guerre, Mme Arabi s'était, sur l'ordre de son mari, retirée à Corfou. C'est là qu'elle est restée pendant tout le temps de la guerre et du procès. Aujourd'hui, c'est encore sur l'ordre d'Arabi qu'elle va s'installer à Paris.

Mme Arabi porte le costume européen ; mais elle est hermétiquement voilée. Il est donc inutile d'essayer de la voir. Il paraît qu'elle a été fort belle ; mais, comme presque toutes les femmes de son pays, elle est devenue énorme à ce point qu'elle a de la difficulté à marcher.

Nous avons vu dimanche, dans la rue Sainte-Catherine, un aveugle dont la poitrine était ornée de cette inscription : " Aveugle pour s'être marié trois fois."

En cour d'assises :

— Ainsi, vous avouez avoir empoisonné votre femme ! Pourquoi avoir employé la morphine ?

— Mon président, c'était le poison qu'elle préférait.

Un barbier maladroit avait coupé, en le rasant, Mgr de la Motte, évêque d'Amiens ; il se retirait après avoir reçu son salaire.

M. de la Motte, voyant le sang couler sur son visage, le fit rappeler et, lui mettant dans la main une nouvelle pièce de monnaie :

— Tenez, lui dit-il, je ne vous avais payé que pour la barbe, voilà pour la saignée.

Le barbier s'excusait en disant qu'il avait rencontré un bouton.

— C'est cela, reprit l'évêque ; vous n'avez pas voulu qu'il restât sans boutonnière.



MARCHE FUNÈBRE

6 janvier.

Sous le pâle rayon d'un soleil hivernal,
Drapés comme aux grands jours pour la Cérémonie,
Avec solennité dans leur grave harmonie,
Six chevaux noirs en deuil vont d'un pas triomphal.

En escortant le char, le peuple, tête nue,
A comme des éclairs dans son recueillement,
On se croirait en fête, un jour d'enterrement.
C'est d'un cœur glorieux que la foule est venue.

Et, comme pour voiler les funèbres décors,
Mimosas, lilas blancs, violettes et roses.—
Jamais autant de fleurs en plein hiver écloses
N'ont parlé de printemps sur les débris d'un corps.

Le corps n'est rien.—On rend hommage à la pensée
Dont vibrerait tout entier l'homme de son vivant,
Et qui sauva l'honneur.—On suit d'un pied fervent,
Dans un profond respect, la dépouille glacée.

Le chêne qui debout ne s'est jamais courbé,
Et qu'un vent de hasard d'un seul coup déracine,
Fait pleurer les échos du bruit de sa ruine,
Et sa grandeur étonne après qu'il est tombé.

ANDRÉ LEMOYNE.

ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

TROISIÈME PARTIE

I

(Suite)

—Non, mais elles se sont presque aussitôt éclipsées dans mon boudoir, où Madeleine s'efforce de reconforter un peu notre pauvre amie. C'est sa première sortie mondaine depuis l'aventure de son indigne mari. S'il n'était point revenu, je doute qu'elle se fût décidée à quitter sa retraite, mais il l'accuse de se poser en victime parce qu'il a fait sans elle un ennuyeux voyage d'affaires.

—Il sait bien qu'elle n'ignore rien.
—Sans doute : il a découvert cet argument pour se refuser à une séparation à l'amiable, bien persuadé que sa femme ne voudra jamais affronter le retentissement d'un procès, ce qui est vrai. Les voilà donc de nouveau sous le même toit, mais aussi dûment séparés que s'ils avaient entre eux l'Océan.

—Nous avons fait une fameuse sottise en nous mêlant de ce mariage.
—Aussi je vous assure, mon cher père, que rien ne pourrait me décider maintenant à patronner ces messieurs en pareille occurrence, me les apportant-on dans leur robe de baptême. . . . vous entendez, M. Bernard le sage ? A propos, ajouta-t-elle, en votre qualité de peintre, je vous permets d'aller rôder aux alentours du boudoir qui est grand ouvert ; vous ferez mine d'admirer, dans la pièce qui précède, un *Ruydril*, et de là vous verrez la plus jolie femme de Paris, et à peu près la plus malheureuse.

Mina, en effet, après être restée quelques instants dans un des salons, s'était réfugiée dans le boudoir avec Mme d'Orlandes. Elle ignorait le retour d'André, ayant vécu depuis un an à la campagne, où elle n'avait pas ouvert un journal. Elle s'y était exclusivement occupée, de concert avec Mlle Dumont, de l'éducation du fils de Mme Louise. Le pauvre petit, cause première de tant de désastres, semblait chercher à se les faire pardonner à force d'affection. Doux, sage et un peu triste, comme les enfants qui sentent peser sur eux quelque mystérieux malheur, il était pour Mina, dans son état d'esprit, la meilleure distraction qui fût. D'une précoce intelligence, ses rapides progrès émerveillaient la bonne Mlle Dumont, qui, elle aussi, s'attachait à cette dernière épave de tant de naufrages.

Le retour du marquis à Paris y rappela sa femme, qui tenait à sauver de leur situation au moins les apparences. C'est pourquoi elle accepta sans protester les explications fantaisistes qu'il plut à Renaud de lui donner devant la famille. Mais dès qu'ils furent seuls, elle lui dit que, pour des raisons qu'il devait suffisamment comprendre, elle lui interdisait de passer le seuil de son appartement. Comédie ou regain de sa passion grossière, ravivée par l'absence, il lui fit une scène de sentiment dont elle s'échappa soulevée de dégoût et n'ayant pas fléchi.

Reinstallée dans son hôtel, Mina comprit qu'elle ne pouvait y continuer son train de recluse, et qu'elle devait à peu près reprendre, non son existence agitée et bruyante d'un an avant, mais celle des commencements de son mariage.

Ce soir de bal, chez la vicomtesse de Verrières, elle portait une robe de gaze mauve, relevée par des grappes de lilas blanc ; des améthystes claires et des perles entouraient son cou et ses bras. La magnifique fraîcheur de sa première jeunesse, effacée sous les larmes, avait fait place à une pâleur transparente à peine rosée : ses beaux yeux, un peu creusés, paraissaient plus grands et plus profonds ; sa jolie bouche sans sourire, la pose abandonnée du corps amaigri, achevaient de donner à toute sa personne un cachet d'inquiétante langueur. De cet ensemble se dégageaient ce charme attendri et pénétrant, cet "achevé" qu'ajoute l'infortune aux jeunes vies.

En revoyant ainsi brusquement, à quelques pas de lui, celle qu'il croyait si loin entourée de toutes les joies de ce monde, André étouffa un cri de saisissement et de douleur. La comtesse d'Orlandes, qui parlait à son amie, s'interrompit ; Mina leva la tête et aperçut, dans le salon voisin, André qui la regardait.

—Ah ! fit-elle en se dressant, mon damoi. . . monsieur Bernard ! . . .

André s'élança vers elle, si ému qu'il ne put d'abord pronon-

cer une parole. Mina aussi restait muette ; ils se pressaient les mains et se contemplaient les yeux humides. Dans cet échange de regards, ils semblaient mutuellement se dire : "Le bonheur, c'est vous !—Moi, je ne l'ai pas compris.—Moi, je l'ai fui, n'osant y prétendre. . . maintenant, c'est trop tard."

Ils racontèrent enfin à Mme d'Orlandes, fort intriguée, comment ils s'étaient connus et comment en se revoyant si soudainement, après sept années d'une séparation qu'ils avaient crue devoir être éternelle, leurs frais et innocent roman de *damoiselle à damoiseau* s'était reveillé en eux avec le souvenir de ces heureux temps d'alors. Et tous deux évoquaient les radieuses journées de cet été à Rosenthal, leurs chasses et leurs courses dans les grands bois, le vieux Burg, l'île déserte, la bibliothèque et leur collaboration à *l'Interregne*. Fleurs de joies effeuillées sur l'irréparable malheur du présent, bouquet sur une tombe.

Ils s'oubliaient dans cette conversation où palpitait sous leur tristesse le bonheur de ce revoir inespéré, lorsque la vicomtesse de Verrières parut et dit en riant :

—Décidément, M. Bernard, vous êtes un vrai peintre, vous étudiez la nature de près. . . mais trop longtemps ; on m'accuse là-bas de vous avoir confisqué au profit de ces dames qu'on réclame aussi de tous côtés. . . Mais vous vous connaissez-vous donc ?

—De vieux amis ! ma chère, dit Mme d'Orlandes d'un ton enjoué, pour diminuer l'importance d'un incident qu'elle sentait grave dans la situation de Mina ; un frais petit poème daté de Rosenthal, nous vous conterons cela à loisir.

—Je suis chez moi tous les jours à deux heures pour mes très intimes, dit Mina à André, et vous en êtes de droit, mon damoiseau, ajouta-t-elle avec son sourire d'autrefois.

—Alors, après-demain, murmura-t-il en serrant la main qu'elle lui tendait.

Jusqu'à la fin du bal, ils ne se parlèrent plus. Vers une heure, le marquis de la Boissière et le comte d'Orlandes, en joyeuse humeur de joueurs en veine, firent leur entrée. Sa femme, qui causait avec un prince russe, lui jeta un regard de souverain mépris. Dans la façon dont elle reporta ensuite ses beaux yeux sur ceux qui l'entouraient, il y eut comme un défi : Qui oserait me condamner ? paraissaient-ils dire.

André, pâle, les tempes moites, les lèvres serrées, contemplait M. de la Boissière, incliné vers Mina avec une affectation d'amabilité insolente, et résistait à une furieuse envie de lui lancer son gant au visage.

Le marquis perdait chaque jour quelque vestige de ce "beau Renaud" que nous avons connu. Il épaisissait, rougissait ; des plaques violettes marbraient le dessous de ses yeux fatigués ; ses cheveux tombaient ; et, par moments, on voyait ses traits se détendre dans une sorte d'hébété.

André remarquait que Mina, au fur et à mesure que son mari se penchait davantage pour lui parler, se rejetait en arrière avec une expression de dégoût peu dissimulée.

Cette créature exquise à laquelle, depuis sept ans, son cœur servait d'autel, dont il osait à peine, dans ses rêves, effleurer la pureté du plus chaste baiser, il la retrouvait la femme d'un tel homme, éclaboussée de toutes ses souillures. Cette virginité innocente, dont il n'eût entr'ouvert les voiles qu'à genoux, il la voyait dépouillée toute entière, flétrie, ayant plongé, pour tenter de l'en arracher, jusqu'au fond du vice où cet homme était tombé.

Cette profanation de sa chère idole remplissait l'âme d'André d'amertume et de colère. Puis il songeait à ce bonheur perdu que représentait Mina, bonheur qu'un autre avait laissé échapper, et auquel lui n'avait pas le droit de toucher. Il fallait que cette femme, son unique amour, continuât à s'étioler dans un lent désespoir devant son impuissance ; il fallait que, si jeune et si belle encore, elle vécût comme une religieuse à l'ombre de son cloître, la tentation de toute les joies de l'existence sous les yeux.

En revoyant son "damoiseau," Mina avait enfin compris ce "vague étrange et doux" ressentit jadis. Sur les ruines de ce qu'elle avait appelé son amour pour Renaud, l'autre, le vrai, resté vivant dans le secret de son être qui ne le devinait point encore, se dressa, ce soir-là, triomphant. Elle n'eut pas une minute de doute, ce n'était plus la charmante ignorante d'autrefois. "Celui qui n'a pas souffert, que sait-il ? Elle avait souffert, elle savait ! Elle se dit avec une entière certitude : "Je l'aime. . . Je l'aime !" Deux larmes montèrent à ses paupières. "Mon Dieu ! murmura-t-elle, ayez pitié de moi !"

La comtesse d'Orlandes, avec la clairvoyance de sa tendresse, lisait le drame sous ce beau front penché.

—Pauvre ange qui voit le ciel et qui est en enfer ! pensait-elle.

II

Le surlendemain, à deux heures, lorsque André Bernard se présenta chez la marquise de la Boissière, ce fut Mlle Dumont qui le reçut.

—Mina va venir dans un moment, dit-elle. Jean est souffrant, et elle est avec le médecin près de lui.

—Son fils ! elle a un fils !

Mlle Dumont raconta la triste histoire.

—Oh ! que je la reconnais bien là ! fit André.

—Ceci a été le commencement de tout. Quelle vie nous menons ! Moi, ça ne compte pas, mais elle ! Il n'y avait pas six mois qu'elle était mariée, que je m'apercevais qu'elle s'était trompée. Elle avait habillé du roman de son cœur et de son imagination un être. . . Enfin n'en parlons plus ; j'ai assez manqué de charité pour aujourd'hui. Savez-vous à quoi j'ai songé depuis que Mina m'a appris votre rencontre ? A la sauver de cette horrible langueur qui la mine, en lui rendant son goût si vif pour les arts.

—Elle était très remarquablement douée. . .

—Elle a tout abandonné, mais je compte sur vous pour la remettre dans cette voie ; vous lui donnerez des leçons, les occasions de vous voir deviendront ainsi toutes naturelles, vous reprendrez votre bonne camaraderie d'autrefois. . . On m'a dit que vous n'étiez point marié, que vous ne vous marieriez pas ?

—Jamais. J'ai donné ma vie à l'art et à la science.

—Et la gloire vous a épousé. . . Tant mieux, vous serez plus à nous. Il s'agit du salut de Mina. Le médecin est frappé de son déperissement. — Prenez garde, m'a-t-il dit hier, de ces mélancolies-là on en meurt. A l'âge de la marquise, le cœur a besoin d'être rempli par un sentiment exclusif, c'est dommage que n'ayant pas d'enfants, elle ne puisse trouver un dérivatif honnête. Jean ne suffit pas, puis il lui rappelle trop de choses pénibles. J'étais bouleversée, et lorsqu'elle fut partie pour ce bal chez les Verrières, je me suis jetée aux pieds de Dieu, et je l'ai supplié de nous venir en aide. Il m'a entendu, puisqu'il vous a envoyé ; votre amitié sera ce dérivatif sauveur. Vous savez quelle vive sympathie vous aviez inspi-

rée à Mina. En rentrant, elle a beaucoup pleuré, votre vue avait ravivé en elle tant de souvenirs ! C'est alors que m'est venue l'idée que je vous communiquai ; je l'ai exposée à Mina, elle m'a embrassée en disant : "Oh ! oui, ce sera un rayon dans mon noir." Depuis hier, elle est déjà tout autre ; malgré la fatigue de la nuit, elle s'est occupée une partie de la journée, avec son ancienne ardeur, des arrangements d'une grande pièce qui donne sur le jardin, et dont elle veut faire son atelier ; on y a mis aussi un piano.

En écoutant Mlle Dumont, André avait peine à cacher, sous un air de satisfaction tranquille, la joie profonde que lui causaient ces projets. Leur cher passé allait être ainsi renoué au présent sans trouble et sans secousses, sous la plus sainte des égides : le travail. Vivre dans l'intimité de celle qu'il aimait, remplacer dans son cœur, Mlle Dumont le laissait clairement entendre, les tendresses perdues, devenir tout pour elle comme elle était tout pour lui. . . Ce qui, la veille encore, lui paraissait un rêve si téméraire était une proche réalité. André sentait tressaillir en lui toutes les ardeurs de sa jeunesse, mais il sentait aussi que cette passion, il aurait la force de l'envelopper dans le respect qu'on a pour une sœur. Il rejeta bien loin la possibilité que la jeune femme, dans un de ces jours d'affreuse lassitude où tous les ressorts de l'être le mieux trempé, détendus sous l'effort répété d'une lutte sans fin, semblent prêts à se briser, pût oublier qu'elle ne s'appartenait plus. Cette pensée, qui ne fit que traverser son esprit, y causa même une sensation douloureuse : Mina déçue, cet ange tombé à terre, cette douce martyre découronnée, il n'aurait pas assez de toutes ses larmes pour pleurer sur elle, et lui, le complice, il se ferait l'effet d'un sacrilège. C'était un grand amour renaissant dans un grand cœur.

— Craignez-vous, reprit Mlle Dumont, que vos travaux ne souffrent du temps que nous vous demanderons ?

— Oh ! nullement. J'accepte, bien heureux et bien touché de votre confiance.

— J'ai appris à vous connaître pendant cinq mois à Rosenthal, et ce que je sais de votre noble et laborieuse existence me laisse sans une arrière-pensée. . .

— Merci !

On voit que l'excellente demoiselle n'était pas encore aussi vieille qu'elle le croyait ; heureusement, pour son inexpérience des passions, elle avait affaire à deux êtres d'élite, prêts à tous les courages.

— J'ai envie, reprit André, de faire aborder la sculpture à notre cher *damoiselle*, ce sera de l'inconnu, et l'attrait sera plus vif.

Une portière s'écarta dans un coin du salon, et Mina parut.

— J'ai beaucoup entendu et un peu écouté, dit-elle en s'avancant souriante. . .

— Puis, tendant une main à André, et l'autre à Mlle Dumont :

— Mes bons amis, mes seuls amis ! fit-elle d'une voix attendrie.

En voyant des larmes dans les yeux d'André :

— Ah ! quelle vie manquée ! ajouta-t-elle ; si elle pouvait n'être qu'un vilain cauchemar ! si nous étions là tous trois dans le salon de Rosenthal ! Mais que la volonté de Dieu soit faite, et qu'il soit béni pour vous avoir ramenés à moi à cette heure de détresse, monsieur André. J'ai souvent regretté de n'avoir pas de frère, vous serez ce frère. Nous nous entendions si bien, nous avions si bien les mêmes goûts. Sous votre direction je veux devenir une artiste, une vraie, jeter dans l'art tous mes pauvres rêves, tout ce qui m'étouffe là. . . J'en mourrais dévorée, je vais revivre ; mais il fallait vous pour ce miracle ; un autre, un étranger, quel que fût son talent, eût été impuissant ; car, près de vous seul, je puis redevenir la Mina de là-bas, oublier ma chaîne. Vous souvenez-vous que, le soir de votre arrivée, je vous ai joué dans la serre les plaintes d'une captive ? Eh bien, me voici captive. . . Il vous faut délivrer mon âme, mon esprit, mon cœur, enfermés dans une douleur si grande, si grande, qu'il me semble parfois qu'elle va jusqu'au ciel, et qu'elle me le cache.

— Depuis sept ans, dit André d'une voix que l'émotion brisait, j'ai fidèlement, tendrement gardé votre souvenir. Vous avoir revue, entrer intimement dans votre vie, est pour moi un bonheur tel, que les mots me manquent pour l'exprimer. De ce jour, je me donne à vous, je vous appartiens de toute la force d'une affection que Dieu pourra bénir, croyez-le.

Elle lui prit la main, et la serrait doucement :

— Cela est digne de vous, fit-elle ; puis elle ajouta : allons voir l'atelier.

C'était une pièce vaste et claire, située au second étage, et ouvrant sur le jardin de l'hôtel deux grandes fenêtres. André déclara le jour excellent. Dans un coin il reconnut le piano du petit salon blanc de Mina, à Rosenthal ; il l'ouvrit et laissa courir ses doigts sous l'inspiration. Ce que sa bouche devait taire toujours à son amie, il le lui dit là avec une intensité de passion et de douleur qui secoua d'un frisson Mina, accoudée toute pâle au bord du piano. Lorsqu'André s'arrêta, Mlle Dumont s'essuya les yeux.

— Quel admirable talent ! dit-elle, et que vous avez gagné depuis là-bas, où près de vous, cependant, nous paraissions déjà deux écolières. . . Tous les bons génies étaient donc autour de votre berceau ?

Mina, elle, resta muette, mais de quel regard elle enveloppa le cher artiste ! Ils convinrent ensuite des heures de leçons, pendant lesquelles, excepté pour Mme d'Orlandes, la porte de la marquise resterait rigoureusement fermée.

— Mon petit Jean, dit Mina, commence à dessiner avec goût, je désire qu'il soit ici, travaillant entre nous. . . Il ne faut pas que celui qui habite avec moi cette maison puisse nous atteindre d'un soupçon.

— Je vous approuve entièrement, mon amie.

C'est ainsi que des hauteurs de leur amour, immolé au devoir, ils se reprirent pour l'éternité.

MÈRES ! MÈRES !! MÈRES !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirof-Culmant* de Mme Winslow. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

LES NOMS DE BAPTÊME

Un grand érudit—de mes amis, a bien voulu me faire profiter du fruit de ses recherches en m'apprenant la signification de la plupart des noms de baptême portés en France.

Je crois que ce petit travail offre de l'intérêt.

Il est beaucoup plus sérieux qu'il ne paraît, il exige une connaissance approfondie des langues anciennes.

Parmi les noms de baptême, les uns se rattachent aux langues grecque, latine, slave, scandinave, enfin, les plus récents, aux langues gothiques.

Les noms les plus élevés en gloire sont certainement ceux des archanges et des anges : Michel, Raphaël, Gabriel qu'on honorait en Phénicie parmi les dieux secondaires—émanations de la divinité supérieure. Michel est la force suprême ; Raphaël, la force et la vertu ; Gabriel, la force créatrice.

On a donc tort de donner le nom de Gabrielle aux femmes. C'est un nom essentiellement masculin. Le plus fier nom terrestre est Georges, du grec *Georgios*, dominateur de la terre, qui subjugué la terre.

Après Georges, marchent, parmi les latins : Victor : vainqueur ; Léon : lion ; Maximilien : le plus grand ; Théophile : ami de Dieu ; Théodore : don de Dieu—Théobald, nom scandinave signifie à la fois Dieu et Amour.

André, c'est l'homme, en grec—et Charles (Karl), vieux gothique, c'est le jeune homme, le garçon.

Jacques, d'origine hébraïque, dérivant de Yacoub (Jacob), veut dire celui qui prend la place d'un autre. Méfiez-vous de Jacques.

Alexandre est un si vieux nom grec qu'on ignore sa signification. Philippe est un sportman. Son nom veut dire : qui aime les chevaux.

Henri, est un opulent propriétaire. Henrich, nom gothique : Riche en bois sacrés.

Toujours parmi les noms Goths, on classe : Albert : Noble race ; Raymond : Bouche pure ; Edmond : Bouche noble ; Edouard : Noble garde ; Guillaume : celui qui veut un casque ; Bernard : Cœur d'ours ; Louis, Klodewig, illustre nom si souvent donné aux rois, dérive du Franc, et signifie : Qui se connaît en hommes ; François, Francisque, Francis, veulent dire le Franc ; Maurice : le fils du Maure ; Frédéric est en gothique le même nom que Salomon en hébreu : Riche en paix.

Jules et César sont des noms Volsques, dont le significatif reste obscur ; Gustave scandinave : Celui sur lequel Dieu s'appuie.

Parmi les femmes, agenouillons-nous d'abord devant Marie (Myriam) : pleine de grâces, puis devant Jeanne (Johannah) : favorite de Dieu. Anna, Jeannine sont les mêmes noms ; Noémie, sortie aussi de l'hébreu, veut dire riche en grâces.

Sophie est la sagesse en grec.

Marguerite est la perle précieuse.

Lucie : la lumière (latin).

Thérèse : Qui sait dompter les bêtes féroces. Brave nom, bien porté par la plus enflammée des saintes, qui domptait ses passions, et la plus courageuse des impératrices.

Alice tire son nom d'une fleur admirable des montagnes alpestres : l'edelweis, noble blancheur.

Il est beaucoup de jolies Canadiennes qui s'appellent Alice et méritent d'avoir une fleur pour marraine.

La mode gouverne les noms comme elle gouverne toutes choses.

Autrefois, sous la monarchie, on se transmettait un nom de père en fils. Rarement on apportait une diversion à ces habitudes consacrées. Certaines familles avaient deux noms préférés, comme Louis et Charles pour la Maison de France. Les aînés d'Orléans se nomment tous Philippe. Les aînés de Montmorency : Mathieu.

Les comtes de Toulouse s'appelaient Raymond, les comtes de Foix, Gaston. Les aînés des Noailles s'appellent souvent Hélyon. Les Rohan : Louis. Les La Tour d'Auvergne : Henri. Les d'Albert de Luynes : Honoré. Les Richelieu : Armand, depuis le grand cardinal.

Sous la République, on vit apparaître les noms grecs et romains ; les noms de fleurs, de déesses et de légendes furent particulièrement l'apanage des femmes.

Nous avons tous connu de ces respectables dames nées aux premiers jours du siècle et portant, avec un soupir, des noms qui raillaient leurs cheveux blancs : Flore, Eglé, Hébé, Euphrosine, Aurore, Cypria, Arthémise et même Terpsichore !

Plus tard, les noms romanesques eurent un succès immense. On s'appela Iseult, Ysabeau, Isaure, Ginevra, Malvina, Inès, Yolande, Bathilde, Hedwige, etc.

C'était l'époque où l'esprit français après s'être plongé dans les brumes d'Ecosse avec l'Ossian de Macpherson, courrait les grands chemins étrangers sur le cheval des romantiques à tous crins.

Les romanciers furent souvent parrains.

On doit à George Sand des Indiana, à Mérimée des Colomba, à Victor Hugo des Cosette, à Lamartine des Jocelyn, à M. Dumas fils des Jeannine ; une surtout,

qui, malgré la valeur de ses œuvres est son plus charmant ouvrage.

On lui devra aussi des Lyonnette.

Je crois, cependant, qu'il aurait des droits d'auteur à payer à la duchesse de Persigny, dont la fille aînée a reçu ce joli nom il y a vingt-cinq ans.

La mode, aujourd'hui, favorise les noms paysans. Les bébés, sous leurs vieux points de Venise, leur velours et leurs plumes, s'appellent : Jean, André, Jacques, Andoche, Marcel, Claude, Pierre, François, Antoine.

Les filles : Claudine, Colette, Jeanne Yvonne, Odette. Arlette, Héliette, Jacqueline, Georgette, Miquette, Nicolette, etc.

UNE PAGE D'HISTOIRE

La mort récente, à Pau, du comte Ernest de Montebello, le dernier des quatre fils du second mariage du maréchal Lannes, donna un regain d'actualité à un incident oublié de la vie du glorieux soldat.

C'était en l'an X, dans la soirée du 18 brumaire, devenu fête nationale, en commémoration de la fameuse journée de Saint-Cloud. On tirait un feu d'artifice sur la Seine, en vue du pavillon de Flore, aux fenêtres duquel se tenaient le premier consul, les membres de sa famille et le corps diplomatique.

Le peuple de Paris, qui était en belle humeur, se mit à siffler, Bonaparte comprit que les sifflets provenaient des adversaires de son avènement au pouvoir suprême ; car les moins clairvoyants ne pouvaient plus ignorer ses ambitieux desseins ; ils se devinaient rien qu'à l'espèce d'étiquette antique qui s'observait déjà dans le palais. Napoléon perçait visiblement sous Bonaparte.

Furieux, l'aspirant César envoya mander le commandant de la garde consulaire, laquelle était à son poste sous les fenêtres de la grande galerie de Henri IV.

Ce commandant, c'était Jean Lannes—qui, tranquillement, était resté dans son hôtel—le ci-devant hôtel de Noailles. Il apprend qu'il est appelé d'urgence aux Tuileries ; contrarié de ce dérangement, il s'y rendit sans trop se hâter.

—Pourquoi n'êtes-vous pas à votre poste ? lui crie le premier consul, du plus loin qu'il l'aperçoit. Rendez-moi compte de ces sifflets... Qui a sifflé ?... Les ministres étrangers étaient aux fenêtres, et ils ont tout vu, tout entendu...

—Tu te moques de moi, répondit flegmatiquement le futur duc de Montebello ; je me f... bien des sifflets ! Le peuple s'amuse, il est en goguette, c'est fête aujourd'hui, et...

—Lannes, reprit Bonaparte avec une dignité sévère, n'oubliez pas que vous parlez au premier consul, et que je ne suis plus votre égal. Faites votre devoir !

—Tu ne me disais pas cela à l'armée, quand tu avais besoin de moi ; dans ce temps-là, tes camarades te tutoyaient...

—Général, rendez-vous aux arrêts ! cria le premier consul hors de lui, en mettant la main sur son épée.

Lannes se retira en grommelant, et fut s'enfermer dans le ci-devant hôtel de Noailles.

Une heure après, le commandant de la garde consulaire recevait un message officiel : c'était sa nomination d'ambassadeur près la cour de Portugal.

—Dites au premier consul, répondit-il au messenger, que je ne sortirai de Paris que quand il me plaira.

Le lendemain, de grand matin, Lannes était en voiture. A sept heures, il se présentait au Trésor et demanda le ministre. Surpris de cette matinale visite, intrigué, le ministre passa aussitôt dans son cabinet.

Lannes entra, plaça ses pistolets sur une table, et remit froidement au ministre une lettre ainsi conçue :

« Lors du passage des canons à travers les Alpes, avant la bataille de Marengo je, soussigné, général Lannes, ai prêté au consul Bonaparte 420,000 francs en lettres de change sur la banque de Venise. J'invite le citoyen ministre à me compter cette somme sous cinq minutes. »

Le citoyen ministre, sérieusement impressionné, s'empressa de payer, et le général, satisfait de son expédition, reprit ses pistolets et regagna son hôtel sans avoir soufflé mot.

Bientôt le premier consul est informé de l'événement. Lannes, mandé aux Tuileries, s'y rend en grande uniforme. Bonaparte lui reproche doucement sa conduite, alléguant qu'il était capable de payer cette dette, sans que lui, Lannes, allât violenter un ministre.

—Ce qui est fait est fait, répond le général, j'en suis fâché pour le ministre, mais j'en suis enchanté pour moi.

Alors, le futur empereur reprend d'un ton caressant : —Il me faut un homme comme vous à Lisbonne ; j'espère que vous ne me refuserez pas...

—J'irai maintenant où il te plaira.

—Quand voulez-vous partir ?

—Quand tu voudras.

Deux jours après, l'équipage du nouvel ambassadeur roulait sur la route de Bordeaux ; mais il était à peine à deux lieues de Paris, que soixante dragons, pistolet au poing, se saisissaient de sa personne au nom du premier consul et l'écrasaient dans un fort des environs.

Il ne fut pas longtemps en pénitence ; Bonaparte avait, paraît-il, réellement besoin de lui à la cour de Portugal, et le prisonnier, venu quelque peu à résipiscence, put partir pour son ambassade.

Le 1er novembre 1806, quinze jours après la victoire d'Iéna, le maréchal de Montebello adressait à Napoléon la lettre suivante :

« Sire,

« J'ai fait lire hier la proclamation de Votre Majesté à la tête des troupes. Les derniers mots qu'elles contiennent ont vivement touché le cœur des soldats. Ils ont tous crié : Vive l'empereur d'Occident ! » Il m'est impossible de dire à Votre Majesté combien ces braves gens l'aiment, et vraiment, on n'a jamais été aussi amoureux de sa maîtresse qu'ils le sont de votre personne. Je prie Votre Majesté de me faire savoir si elle veut qu'à l'avenir j'adresse mes dépêches à l'empereur d'Occident, et je le demande au nom de mon corps d'armée. »

Le 21 mai 1809, l'héroïque maréchal terminait sa brillante et trop courte carrière : à Essling, un boulet de canon lui avait emporté les deux jambes. Ses cendres, par ordre de l'empereur, furent déposées au Panthéon.

LES FONCTIONNAIRES DE LA MORT

Il y a deux villes à Paris. L'une est la cité vivante, l'autre est la cité morte. Et c'est peut-être la dernière qui est la plus peuplée des deux.

Dans tous les cas, elles sont entre elles en rapports quotidiens, ce qui nécessite une réglementation spéciale et un personnel considérable.

Personnel et réglementation viennent d'être, de la part du conseil municipal, l'objet d'un remaniement important, qui passe en revue les diverses catégories de fonctionnaires, employés d'un bout de l'année à l'autre à ces funèbres services.

La liste est interminable : il y a des inspecteurs, des sous-inspecteurs, des conservateurs, des sous-conservateurs, des commis, des géomètres, des gardiens, des fossoyeurs-chefs, des fossoyeurs-ouvriers... Est-ce que je sais...

Etranges professions, qui font à ceux qui les exercent une existence tout à fait à part. Ce serait se tromper singulièrement que de croire que cette existence-là est attristée et assombrie par le côté-à-côté continuel des cadavres. Il n'en est rien.

Par un contraste que je ne me chargerai pas d'expliquer, il arrive, au contraire, la plupart du temps, que ces spécialistes lugubres sont portés à la jovialité et à la bonne humeur. On a compté des vaudevillistes pleins d'entrain dans le nombre, des chansonniers aussi. Les fossoyeurs eux-mêmes, courbés tout le jour sur la tranchée aux cerueils, sont les pratiques les plus folâtres des marchands de vin d'alentour.

* *

Le poète a eu raison quand il a dit :

L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.

Certains conservateurs de cimetières habitent dans l'enclos même. Il vous semblerait impossible de dormir dans un pareil voisinage. Vous n'oserez point ouvrir votre fenêtre le soir, quand les miroitements de la lune semblent faire courir à travers les marbres de blancs et vagues fantômes.

Vous vous habituez à tout cela, et fort vite.

Vous fumez impassiblement votre cigare ou votre pipe en contemplant ces peuples endormis et en écoutant la polka que joue sur le piano votre demoiselle, familiarisée comme papa avec les mausolées et les corbillards.

Un des emplois les plus bizarres de ce répertoire mortuaire, c'est l'emploi de ceux qui sont chargés de soumettre à une révision préalable tous les projets d'épitaphe apportés par des deuils plus ou moins fantaisistes.

On ne se doute pas des cocasseries qui s'étaleraient au regard, si cette censure avant la lettre ne se chargeait pas de refréner les excentricités de regret éternel.

J'ai eu sous les yeux toute une collection d'inscriptions refusées. C'est fou, c'est invraisemblable.

Je me rappelle, entre autres, l'inscription proposée par un mari.

Elle était ainsi conçue :

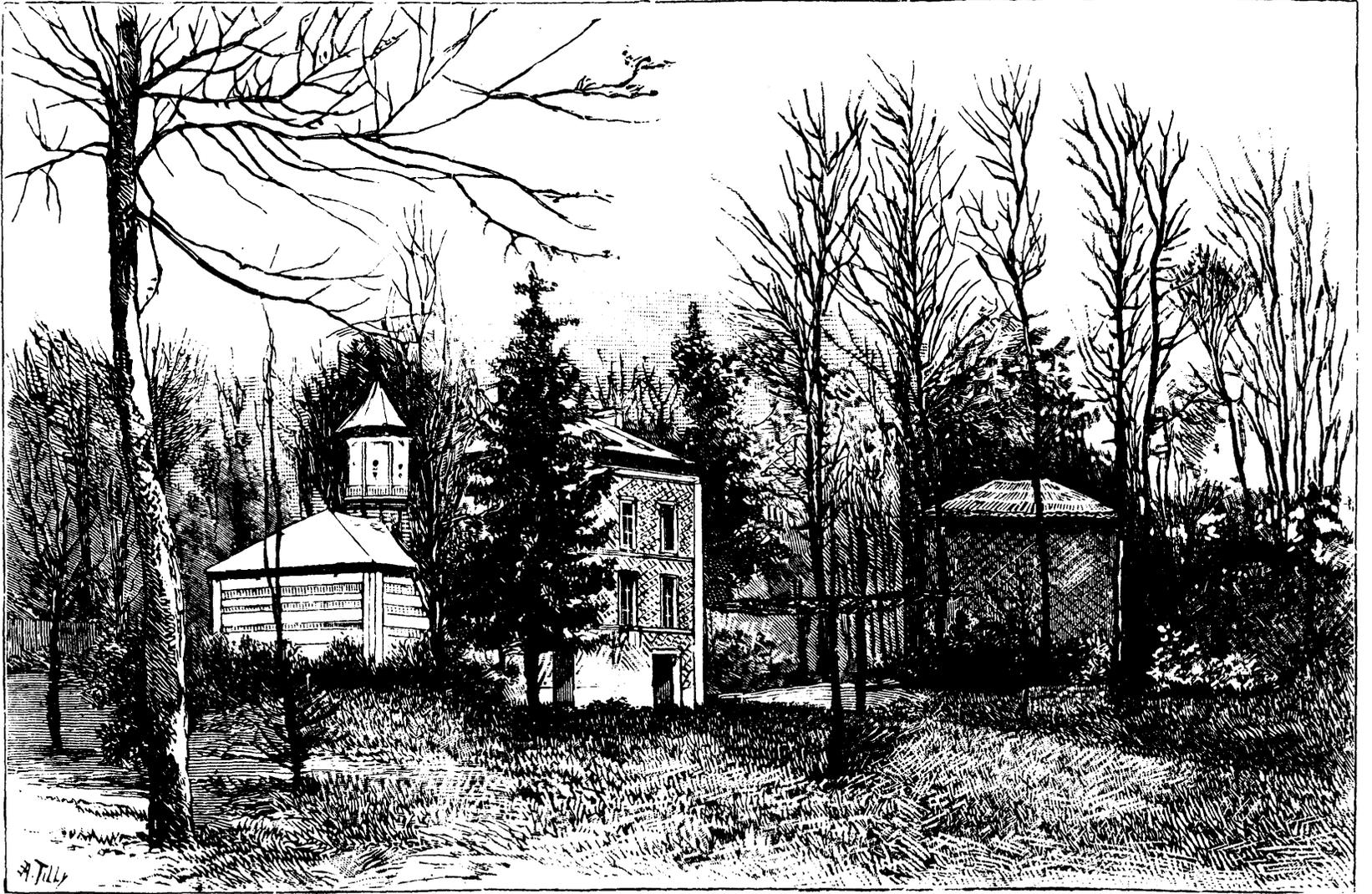
Ci-git
Mme X... mon épouse
Condamnée pour adultère
en 1863
Mais je lui pardonne!!!

D'autres veulent se faire des réclames.

On m'a montré une autre épitaphe au bas de laquelle un estimable serrurier voulait absolument écrire :

La grille sort des ateliers de son mari
La pareille 600 fr.

Vous comprenez sans peine que l'autorité soit désireuse d'écheniller les tombes et qu'elle ne permette pas



GAMBETTA—LA VILLA



GAMBETTA—LE SALON

à ces originaux de venir ainsi provoquer le rire dans le séjour des larmes.

* *

Un service pour lequel une vigilance fort active est indispensable, c'est le service des vols funèbres.

Il y a des bandes qui exploitent particulièrement les cimetières, opérant des raffles cyniques sur les couronnes de prix, sur les emblèmes, sur tout ce qui peut se revendre.

Les fleurs aussi sont l'objet de déprédations quotidiennes. On a arrêté souvent des amoureux qui venaient faire là gratis des bouquets pour leur belle, et qui paraissaient tout étonnés qu'on les gênât dans l'exercice de ce galant pillage.

Sans parler des anomalies terribles, telles que le fameux sergent Bertrand, qui, variant les exploits des vampires, s'en allait la nuit déterrer les jeunes filles.

Et dire que le sergent Bertrand, après avoir fait la peine à laquelle il avait été condamné, s'est marié et est devenu un excellent père de famille!

* *

L'horrible et le comique se côtoient d'ailleurs tous les jours dans ce monde bizarre.

N'avez-vous pas entendu parler dernièrement des lapins du Père-Lachaise, qui font leur terrier entre les bières?

Voilà des gibelottes qui doivent avoir un drôle de goût!

Si ces pensionnaires continuent à pulluler, il faudra peut-être ajouter bientôt à toutes les fonctions que rétribue la ville deux ou trois gardes-chasse.

A moins que la crémation ne finisse par avoir le dernier mot.

Car il faut aviser d'une façon ou d'une autre. Le terrain manque.

Si demain une épidémie éclatait, Paris ne saurait où porter les victimes.

Voilà l'effet des monstrueuses agglomérations. Les morts n'y trouvent pas plus à se loger que les vivants.

PIERRE VÉRON.

On lit dans le *Journal des Débats*, de Paris :

"La ville de Québec vient de prendre l'initiative d'une souscription pour élever une statue à son fondateur, Samuel de Champlain. Né à Brouage, en Saintonge, Samuel de Champlain, après avoir embrassé la cause d'Henri IV pendant la Ligue, fit partie, vers 1603, d'une expédition destinée à continuer les découvertes de Jacques Cartier dans le Canada.

"Depuis cette époque, Samuel de Champlain ne cessa, par ses voyages fréquents en France et par son séjour au Canada, de contribuer au développement de la colonisation française dans ce pays. Il était gouverneur de Québec en 1629, lors du siège et de la prise de cette ville par les Anglais; aussitôt que, sur les réclamations pressantes de Richelieu, les Anglais eurent abandonné leur conquête, Samuel de Champlain reprit le gouvernement de la colonie qu'il conserva jusqu'à sa mort.

"L'idée de perpétuer sa mémoire par un monument dans le Canada, où revivent tant de souvenirs de la patrie française, est certainement une idée généreuse, digne de notre patriotisme."

NOUVELLES DIVERSES

—Les typographes de Montréal organisent, nous dit-on, une grande promenade-concert pour le lundi de Pâques.

—Le village de Saint-Boniface, à Manitoba, est à prendre les mesures nécessaires pour obtenir le titre de ville.

—Le pont de glace entre Québec et Lévis est décemment formé. Voitures et piétons passent dessus depuis quelques jours.

—Une dépêche de Paris annonce la mort de L. N. Bescherelle, le grammairien et auteur bien connu. M. Bescherelle naquit à Paris le 10 juin 1802.

—La compagnie de navigation entre Québec et Lévis, a intenté une action contre la corporation de Québec et demande \$60,000 de dommages et intérêts pour avoir empêché les bateaux de cette compagnie de faire leur service, ce qui a permis au pont de glace de se former.

—Le procès des meurtriers de lord Cavendish et de M. Burke se continue à Dublin. Samedi le témoignage le plus important de la cause a été rendu. C'est celui du voiturier Kavanagh, qui s'est fait dénonciateur et a déclaré avoir conduit les meurtriers après le crime.

—MM. Isidore Loblanc, député de Richmond, a été nommé ministre, à la Nouvelle-Ecosse, en remplacement de feu le Dr Campbell. Il représentera les Aca-

diens de cette province de même que l'honorable M. Landry représente ceux du Nouveau-Brunswick. Les Acadiens commencent à faire sentir leur influence politique. Bravo!

—Nous voyons par les journaux de Québec qu'à une assemblée des directeurs de la compagnie du chemin de fer de Québec, Montmorency et Charlevoix, tenue samedi dernier à Québec, MM. Israël Tarte, rédacteur du *Canadien* et Benjamin Trudel, ont été élus directeurs. On se propose de pousser avec vigueur les travaux de ce chemin.

—Le gouvernement mexicain vient de décréter l'établissement, à Paris, d'une exposition permanente des produits agricoles, miniers et industriels du Mexique, dans le but d'attirer dans ce pays les capitaux français. Pourquoi le gouvernement du Canada, ou celui de Québec, n'en ferait-il pas autant? La chose est déjà faite à Londres, et nous ne cesserons de la demander pour le Canada.

—L'élection des directeurs pour l'année courante de la compagnie du chemin de fer de Québec au lac Saint-Jean, ont eu lieu il y a quelques jours. MM. T. Ledroit, Frank Ross, J. D. Brousseau, Simon Peters, hon. D. A. Ross, R. P. Vallée, T. A. Piddington et hon. Frs. Langelier, maire de Québec, ont été élus directeurs. Ces derniers se sont réunis ensuite et ont choisi M. T. Ledroit comme président et Simon Peters comme vice-président.

Les terres de la Couronne dans la province de Québec comprennent en superficie 129,000,000 d'acres de terre dont 10,678,930 en seigneuries; ventes et concessions, 11,808,594; 29,617,920 sous licence; balance en disponibilité, 51,098,445. Sur la côte Nord, il y a de 42 à 45,000,000 d'acres de terres disponibles et propres à l'agriculture. Sur ce montant, le parlement a voté, à la dernière session, une concession de 6,000,000 d'acres de terre au chemin de fer sur la rive nord.

Lorsque l'œuf ne veut plus avancer dans le tube intestinal, les poules sont souvent exposées à périr. Voici un remède reconnu très efficace en Allemagne. On cloître la poule, on place à côté d'elle un petit réservoir d'eau, puis on lui jette des morceaux de lard salé haché finement. La poule commence à becqueter le lard et ne tarde pas à gagner soif. Le tube se remplit alors de graisse et l'œuf est rejeté quelque temps après. Cette difficulté de la ponte se rencontre particulièrement lorsque les poules mangent beaucoup de jeune seigle fraîchement rentré.

—Monseigneur l'évêque de Montréal a reçu, de M. J.-B. Labelle, agent général du fret et des passagers, sur le chemin de fer du Nord, la lettre suivante, datée du 5 courant :

"J'ai l'honneur de vous informer que nous accorderons aux membres du clergé le privilège de voyager à moitié prix sur tous le parcours de ce chemin de fer (chemin de fer du Nord), jusqu'à avis contraire.

"Ces messieurs pourront se procurer des permis de demi-place en s'adressant au soussigné, M. J.-B. Labelle; car, il sera nécessaire de présenter ces permis aux agents des stations, chaque fois qu'ils achèteront leurs billets."

—L'éditeur du *News*, Barnesville Ga., M. D. Alexander, dit que depuis 12 mois il a souffert d'un rhumatisme inflammatoire, et ayant appelé des médecins auprès de lui sans aucun résultat satisfaisant. Un de ses amis lui conseilla de faire usage de l'huile de St. Jacob; après en avoir fait usage pendant quelque temps il se trouva soulagé et est maintenant complètement guéri.

La Consommption guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALL, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LES ÉCHECS

Montréal, 15 Février 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES :

No. 343.—MM. P. Fabien, L. Dargis, H. Lupien, D. P. J., M. Lafrenaie, J. Maurien, L. Dubé, Montréal; Un ami, Saint-Hyacinthe; N. H. Guérin, Pointe-Lévis; G. P., Arthabaska; Honoré M., Louiseville; H. Bégin, C. H. Provost, Ottawa; F. Gingras, Trois-Rivières; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tudiou, Québec; L. O. P., Sherbrooke; I. Lafrenière, N. P., Sorel; E. Legault, Ottawa.

TOURNOI INTERNATIONAL DE LONDRES DE 1883

Les principales conditions du programme et du règlement adoptées pour cette grande lutte sont les suivantes: Le tournoi commencera le 26 avril prochain, les entrées seront reçues jusqu'au 23 avril. Le prix d'entrée est de £5. Il sera distribué six prix de £250, £150, £120, £90, £70, £50; ces prix pourront être augmentés si les ressources le permettent. Un septième prix de £25 est offert par M. le baron Kolisch, sous certaines conditions.

Chaque joueur devra contester deux parties contre tous les autres concurrents; les parties nulles ne compteront pour demi à chaque adversaire que lorsqu'elles auront été recommencées trois fois sans donner de résultat. Pendant quatre jours de chaque semaine, il devra être joué quatre parties du tournoi; pendant les deux autres jours, les concurrents devront terminer les parties longues restées infinies et recommencer les parties nulles. La limite du temps est fixée à 15 coups par heure. Le comité du tournoi se réserve le droit de modifier le règlement s'il le juge nécessaire pour la bonne marche de la lutte.

Le règlement de ce tournoi fait grand honneur à l'honorable secrétaire, M. Minchin. La lutte qu'il nous promet sera de longtemps la plus éclatante comme valeur des prix disputés, et les parties seront au moins aussi belles que dans le dernier grand tournoi, car, selon toute probabilité, les six vainqueurs de Vienne vont se rencontrer de nouveau à Londres. Il sera très intéressant de voir dans quel ordre ils arriveront. Que de paris vont être engagés!

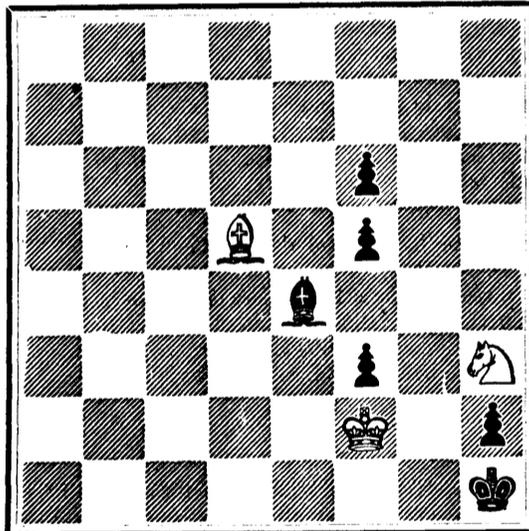
Le comité va organiser un tournoi mineur qui sera joué en même temps que celui des maîtres; il fixera ultérieurement la valeur des prix, suivant la souscription qu'il espère des clubs d'échecs provinciaux.

PROBLEME No. 344.

Composé par M. W. A. SHINKMAN.

Dédié à M. Samuel Loyd.

NOIRS.—6 pièces.



BLANCS.—3 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION.—No. 343.

| Blancs. | Noirs. |
|------------------|-----------|
| 1 R 3e T | 1 P 5e CR |
| 2 T 5e CR, mat. | Si : |
| 2 C 2e FR, mat. | Si : |
| 2 C 5e R, mat. | Si : |
| 2 T 1er CR, mat. | Si : |
| | 1 T pr. T |
| | 1 C joue |
| | 1 T 5e FR |

Dicton espagnol :
"Les larmes des femmes coûtent peu et leur rapportent beaucoup."

* *

Le jeune Cocobal rencontre un de ses amis sur le boulevard :

—Et Jacques, comment va-t-il ?

—Il est mort, le pauvre vieux.

—Ah ! tant pis, et comment ?

—Voici : en rentrant chez lui, il s'est mis à son bureau, a ouvert un livre, puis tout à coup il ôte ses lunettes, s'affaisse; il était mort.

—Il a pu ôter ses lunettes; ah bien ! tant mieux au moins il ne s'est pas vu mourir.

Sommaire du " Monde Illustré " du 27 janvier

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron.— Nos gravures : Gustave Doré.—Le prince Napoléon.—Un dessin de M. Vierge.—Obseques de la belle-sœur du khédive.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Une histoire de cirque, par R. Loky.—Théâtres, par André Monselet.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Le Monde financier.—Récréations.—Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : Gustave Doré.—Procès des anarchistes, à Lyon.—Le prince Napoléon.—Les quatre saisons, par Vierge.—Rue de Londres, par G. Doré.—Enterrement de la sœur du khédive.—Chef Dayak, de Bornéo.—Échecs et rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Sommaire de la " Revue de la Mode " du 28 janvier

GRAVURES : Toilette de promenade.—Bandes en tapisserie sur étamine.—Deux bandes en broderie Richelieu.—Frange torsse (4 dessins).—Carré en application sur tulle.—Dos de la toilette bleue de la planche colorée.—Quatre chapeaux.—Pelisse élégante.—Deux toilettes pour bal, diner et théâtre.

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique.—Marthe (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Bouts-rimés.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORÉE : Deux toilettes.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6; six mois, \$3; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

OLLA PODRIDA

La superficie moyenne d'une ferme anglaise est de 168 acres.

Le rapport des vignobles français pour l'année 1882 a accusé une diminution de trois quarts de millions d'hectolitres, comparé à l'année 1881 et seize millions d'hectolitres comparé avec la récolte des dix dernières années.

L'homme le plus âgé de tout l'empire d'Autriche-Hongrie se nomme Martin Bacci, résidant dans la paroisse de Wysocka, en Hongrie. Slovaque de naissance, ce vieillard compte plus de 120 ans. Il jouit d'une bonne santé, est fort et vigoureux.

L'Etat de New-York a voté dernièrement un nouveau code pénal. D'après ce code, toute provocation en duel est punie de sept ans d'emprisonnement, qu'elle soit faite par signes, verbalement ou par écrit. Toute tentative de suicide, 2 ans ou une amende n'excédant pas \$1,000, ou les deux peines en même temps. Blasphème, 10 jours d'emprisonnement.

—La quantité de bois de valeur existant sur notre sol n'est pas suffisamment appréciée. Le frêne est assez abondant, le bois blanc vaut de \$30 à \$35 les 1000 pieds et le hickory de seconde pousse est rare, de \$80 à \$100 les 1000 pieds.

La législature de l'Ohio s'occupe sérieusement de la falsification des aliments et des drogues.

Un chimiste de Cincinnati dit que les maladies du foie et des rognons, si fréquentes et si désastreuses, résultent en grande partie de l'usage de l'acide sulfurique dans la fabrication du sucre et des sirops. Il ajoute aussi que les pilules de quinine sont très souvent falsifiées.

Le Mexique, le Venezuela, la Suisse et l'état d'Hawai se sont déclarés en faveur

d'une proposition du gouvernement mexicain pour tenir une conférence internationale afin d'établir un méridien commun pour déterminer le temps dans tout l'univers. La Belgique appuiera probablement cette mesure.

Le comble du zèle professionnel chez un magistrat : Prendre un vomitif et rendre la justice.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à J.-E. Tourangeau, 14, Avenue Guy, Montréal.

Solutions justes du problème français No 4
Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Glodu.

Ottawa : P. Branchon, J. Bêland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

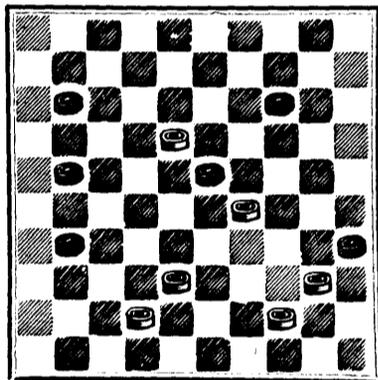
Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau et Narcisse Trudel.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLÈME No 5

Composé par M. A. Joliet, (France)
NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 4

Blancs—14 9, 47 42, 38 33, 46 41, 41 36, 48 43, 50 10, 45 3, 36 20 et gagnent.



AVIS

DES soumissions cachetées, adressées au " Surintendant Général des Affaires des Sauvages," et endossées : "Soumission pour Approvisionnements des Sauvages," seront reçues à ce bureau jusqu'à MIDI de SAMEDI, le 10 MARS 1883, pour la livraison des approvisionnements ordinaires des Sauvages, tous droits payés, au Manitoba et dans les Territoires du Nord-Ouest. Ces approvisionnements consistent en farine, lard séché, épicerie, munitions, ficelle, boeufs, vaches, taureaux, instruments aratoires, outils, etc., etc.

On pourra obtenir des formules de soumission et les détails relatifs à ces approvisionnements en s'adressant au soussigné ou au Surintendant des Sauvages, à Winnipeg.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une banque canadienne pour au moins cinq pour cent du montant des soumissions pour le Manitoba, et dix pour cent du montant des soumissions pour les territoires du Nord-Ouest, lequel chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il n'accomplit pas le service entrepris. Le chèque sera remis si la soumission n'est pas acceptée.

Le département ne s'engage pas à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

[Les journaux ne doivent pas insérer cette annonce sans un ordre spécial de ce département, par l'entremise de l'imprimeur de la reine.]

L. VANKOUGHNET,
Sous-Surintendant-Général des Affaires des Sauvages.

Dépt. des Affaires des Sauvages,
Ottawa 30 janvier 1883.

L'HUILE ST-JACOB
MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Medecines.

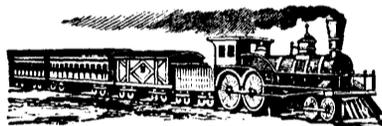
A. VOGELER & CIE.,
Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

| | |
|-------------------------------|-------------|
| Part de Pointe-Lévis..... | 8 10 a. m. |
| Arrive à Rivière-du-Loup..... | 12 55 p. m. |
| " Trois-Pistoles..... | 2 05 " |
| " Rimouski..... | 3 49 " |
| " Campbellton..... | 8 35 " |
| " Dalhousie..... | 9 15 " |
| " Bathurst..... | 11 17 " |
| " New-Castle..... | 12 52 a. m. |
| " Monoton..... | 4 10 a. m. |
| " Saint-Jean..... | 7 30 a. m. |
| " Halifax..... | 12 40 p. m. |

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,
No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant en chef,
Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

Apprenti demandé

Un jeune homme respectable sachant l'anglais est demandé pour apprendre l'art de la gravure de vignette.

S'adresser à

G. B. BURLAND, gérant.
BRITISH AMERICAN BANK NOTE CO.
Rue St. Jean, Montréal.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Echantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine,

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)
MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSRAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,
LITHOGRAPHES,
IMPRIMEURS,
GRAVEURS,
EDITEURS,
ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY
MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :

- 12 presses à vapeur.
- 1 machine patenée à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à photographie.
- 2 machines à gravure photographique.
- 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.
G. B. BURLAND,
Gérant.